

Chapitre I

OFFENSIVE D'IRAN

A) DU 9 JANVIER 1978 AU 16 FEVRIER 1979

1) AVANT LE 9 JANVIER 1978

Rien n'est plus rare, rien n'est plus mystérieux que la naissance d'une idée. La conscience, en effet, ne conçoit une idée qu'au moment de sa réalisation. Aussi l'origine d'une idée particulière, son germe, est-il toujours dans la spéculation. Elle vient de Dieu, disent les uns, d'une foule de hasards, de conditions, de circonstances, leur réplique-t-on ; pour d'autres, une idée est la propriété d'un individu, comme inhérente à sa naissance ; pour d'autres encore, l'idée est le mouvement de l'esprit se prenant pour objet ; enfin, ceux qui soutiennent qu'un simple regard peut détruire l'humanité font d'une idée l'orphelin et l'achèvement d'une rencontre, la vérité de l'amour.

L'idée dominante de notre histoire est la révolution iranienne. Une fois visible, elle était déjà visiblement dans toutes les têtes, et dans beaucoup de choses. Mais le moment et le lieu de sa genèse et de son origine sont encore à découvrir. La solution de l'histoire est la maîtrise du temps. Cette idée sera découverte en même temps que faite. Voilà ce qui nous sépare encore de notre but.

Selon leur point de vue, selon leur intérêt, les commentateurs font démarrer la révolution iranienne au début de l'humanité, dans la victoire de Cyrus sur Astyage, dans la défaite de Hoseyn à Karbalâ, dans la Constitution de 1906, dans le bref gouvernement de Mosaddeq en 1953. Par contre la plupart taisent l'insurrection de 1963, où

l'âyatollâh Khomeyni fut propulsé, par la colère de la rue, à la tête du mouvement religieux d'opposition. Il est vrai que ce mouvement resta une péripétie iranienne, en grande partie parce que l'information occidentale était alors divisée entre admirateurs du Shâh et nostalgiques des amis du Front National de feu Mosaddeq, et que "la classe moyenne les intellectuels et le Front National ne se sont pas seulement tenus à l'écart mais ont nettement pris partie contre le mouvement et les campagnes n'ont pas bougé". Aussi le journal Le Monde estime-t-il alors tranquillement 150 victimes à l'issue d'un événement dont depuis, il semble généralement admis qu'il en a fait 10 000. Mais, si alors Khomeyni devient une star nationale, exilée en Irak pour la ténacité de ses protestations fin 1964 et que les chefs de la classe moyenne, des intellectuels et du Front National sont restés les mêmes depuis quinze ans, ceux qui font la présente histoire ne s'en souviennent plus : ils venaient tout juste de naître. C'est pourquoi tous, et je suis du nombre, ont laissé passer dans l'indifférence ou la myopie les premières manifestations de ceux qui ensuite les ont faites toutes. Car elles passaient vite, banales, sans fond apparent. Ce n'est qu'à partir du 9 janvier 1978 que le ton monte jusqu'à la tribune qu'il a failli faire effondrer.

Il faut donc revenir légèrement en arrière de cette date avec l'humilité de ceux qui ayant manqué le début ne le retrouveront pas de sitôt. En 1977, l'Etat iranien est gouverné par un despote qui se dit "Roi des rois". Sa "cour" se compose des chefs d'une armée équipée d'un matériel impressionnant, de gros financiers et de beaucoup de kitsch. Comme dans toute dictature, la cohésion est assurée par une police dite secrète, la SAVAK, qui concentre la haine et la peur, et décorée par un parti unique, le Rastâkhiz, qui concentre l'arrivisme et la corruption ; comme dans toute dictature, une opposition partagée entre la guérilla (fedayines, mojahedines et staliniens du Tude essentiellement) et la notabilité en exil (le Front National de feu Mosaddeq) ; une petite bourgeoisie moins bien en cour que la grosse, donc un bazar mécontent, une paysannerie bousculée par une réforme agraire qui ne l'a évidemment pas enrichie, donc une campagne mécontente, une urbanisation vertigineuse, donc des bidonvilles mécontents, un clergé qui perd sa prééminence éducative et culturelle, donc mécontent.

Le 7 août, le Shâh sacrifie son Premier ministre Hoveydâ à cette accumulation de nuages (qu'en gestionnaire on prononce crise économique) en le remplaçant par Amuzegâr. Le grognement, sourd,

continue. Toute l'année, la police est obligée de livrer aux ex-paysans qui squattent la périphérie de Téhéran des combats qui dégénèrent en émeutes, encore anonymes, déjà meurtrières. Du 1er au 4 octobre à l'université, le 7 et le 9 octobre à Rey et Qom, des manifestants et des pèlerins, réclamant le retour d'exil de l'âyatollâh Khomeyni sont chargés sans mesure. Les 15, 16 et 21 novembre, c'est la SAVAK elle-même qui se charge de la voirie sociale, alors qu'au même moment le Shâh est attendu à Washington, d'un côté par Carter, de l'autre par des compatriotes exprimant vigoureusement son impopularité (124 blessés). Le 7 janvier, le journal pro-gouvernemental Ettelâ'ât publie un article où l'âyatollâh Khomeyni est traité d'agent de la Grande-Bretagne et d'homosexuel. Le lendemain, 10 000 étudiants en théologie descendent dans les rues de la ville de Qom, sincèrement déterminés à mettre en évidence ce qu'ils pensent de la calomnie. Le 9 janvier, aussi bien à Qom qu'à Mashhad, Ahvâz Shirâz, Kermân, Esfahân, on compte les morts.

Rien dans ce début qui justifie l'extraordinaire de la suite. Mais, plus vite que dans le monde, l'ambiance générale en Iran avait changé. La marchandise réussit dans cet Etat une percée particulièrement brutale et insolente ; brutale en proportion du taux de croissance accélérée du prix du pétrole, insolente en ce que ces profits soudain immenses furent investis en armement ampoulé, en projets industriels pompeux, et surtout dans un luxe tapageur, qui augmente autant la soif de richesse que l'impuissance à s'enrichir, la fascination que la répulsion, la séparation que la rage à communiquer, le désir de liberté et l'angoisse devant cette liberté et ce désir.

La morale, devant cette explosion, est déchirée. La corruption se généralise. La prostitution devient modèle d'Etat. La honte et la colère des pauvres, devant leur impuissance, quand la richesse s'accroît si près d'eux, se retourne contre le tyranneau, futile, auto-satisfait, ignorant, vulgaire, prostituant l'Iran à la marchandise, à laquelle il est lui-même prostitué. Pour ce maquereau-putain, qui voulait ancrer son ignoble commerce plus de vingt siècles plus tôt, bien avant le Moyen Age musulman, dans l'Empire perse, ce modèle d'avachissement par le luxe, il était symptomatique de reprocher à l'austère et intègre Khomeyni d'être ce qui rendait l'Iran et lui-même répugnants : vendu à quelque puissance étrangère et pervers.

Comme quoi, la profusion des prétextes, l'intensité du débat et la profondeur des vues ne dépendent que de la profusion, l'intensité et la

profondeur de l'aliénation. C'est l'aliénation, pour et contre laquelle les révoltés modernes commencent et soutiennent des guerres civiles.

C'est l'aliénation qui a fait commencer celle d'Iran d'une manière obscure, l'a poussée au-delà du point où une SAVAK est plus haïe que crainte, bien au-delà de la déchirure de l'Etat et du spectacle, jusqu'au point où elle a perdu son immense objet.

2) DU 9 JANVIER AU 4 SEPTEMBRE 1978

L'émeute du 9 janvier à Qom a engendré un mécanisme unique dans l'histoire des révolutions modernes : 40 jours après une manifestation survient une nouvelle manifestation, qui est le deuil de ses morts. L'Etat est obligé de faire de nouveaux morts. Car si organiser une manifestation pour un lendemain est facile, tenir plus d'un mois l'indignation et la colère contre l'intimidation, l'oubli et la peur, est fort rare. Mais si un tel défi a lieu, il faut décourager de pareils obstinés, ou renoncer soi-même au pavé, car le deuil des victimes de l'Etat, ils veulent le transformer en Deuil de l'Etat. Les nouveaux morts sont alors les premiers organisateurs de la prochaine manifestation, 40 jours plus tard.

C'est une rare situation, où les vivants sont si dangereux qu'il faille les tuer, et où ces morts multiplient ces vivants. D'un côté, une armée qui se renforce avec ses morts comme dans une partie de Djambi, qui devient brave jusqu'à la folie, déterminée jusqu'à la ferveur, joyeuse jusqu'à l'enthousiasme, passionnée, passionnante, intelligente, en un mot invincible ; de l'autre, le moral fléchit quand tout est retourné contre soi, gestes, discours, aveux, et les désertions se multiplient au fur et à mesure qu'il faut tirer avec des mitraillettes sur des invulnérables, sur des esprits. Car c'est l'esprit de vengeance et de liberté pratique, le retour du Weltgeist (sans cheval), qui, même hors des cycles de 40 jours, va partout fonder des prétextes à noise, pillage

et fêtes, multipliant en retour les cycles jusqu'à ce que tout instant et chaque jour soient comme ce 9 janvier 1978.

40 jours après l'émeute de Qom, c'est le Samedi Noir de Tabriz, où les insurgés ont tenu la ville pendant presque 24 heures. Même le gouvernement reconnaît 10 morts, ce qui est une fraction de la vérité, c'est-à-dire un mensonge ; 40 jours après Tabriz, journée de deuil et grève générale prévues pour le 30 mars ; dès le 28, tout le pays en émeute, surtout à Yazd, où l'opposition parle de 25 morts, ce qui peut être aussi bien exagéré que sous-évalué, parce que l'"opposition" se trompe sur ses intérêts, et cherche à tromper les autres sur les leurs, comme si elle les connaissait ; le 9 avril, la mesure de la menace réelle est révélée par les partisans du Shâh, qui descendent dans les rues, 300 000, et forment des comités d'autodéfense. Mais en acceptant la rue comme tribune, on n'endigüe plus le désordre, on le grossit. Fin avril, les universités sont soulevées, on n'attend plus les jours de deuil pour les multiplier ; puis 40 jours après Yazd, dans cette même Tabriz, à Qom et enfin à Téhéran, l'Etat remporte ses premières victoires inutiles : c'est le 7 mai. Le 9, le Bâzâr est en grève, Qom brûle, insurgée ; le 11, l'armée tire sur une manifestation dans le Bâzâr de Téhéran, le Shâh ajourne un voyage en Bulgarie (il a pris froid), la presse se voit interdire de parler des manifestations (elle a pris chaud) ; le 15, assaut et prise de l'université de Téhéran par la police. Le 6 mai déjà, Khomeyni avait fait au "Monde" cette effroyable prédiction : "c'est le début d'une gigantesque explosion aux conséquences incalculables."

La journée du 7 mai aura duré jusqu'au 11. Quand une journée dure 4 jours, quand un deuil devient une fête armée, on entre en révolution. Ce phénomène a pour conséquence d'être incalculable pour tous ceux qui sont pris de vitesse, aussi bien l'âyatollâh Khomeyni, "Le Monde", le Shâh. Le Shâh et son gouvernement ont même été pris de panique. Et c'est avec l'angoisse que la brutalité du désordre n'excède celle de la remise en ordre, qu'ils appréhendent la prochaine vague. Or le 5 juin, 15^e anniversaire de l'insurrection de 1963, et le 17 juin, 40^e jour après le 7 mai, c'est le calme. Et ce prince, aussi ignorant de l'histoire des révolutions que de l'esprit qui déjà régnait à sa place sur ses sujets, fut rassuré aussi vite qu'il avait perdu son sang-froid. Depuis lors, son parti suivra toujours les événements, non pas comme le parti de Khomeyni, qui suit en improvisant, où le parti du "Monde", spectateur inquiet mais applaudissant, mais à

contre-temps, prenant toujours la mesure du mouvement en dissonance, lors du mouvement suivant.

Le 22 juillet, on enterre l'âyatollâh Ahmad Kâfi à Mashhad, deuxième ville sainte de l'Iran. En 3 jours il y a 200 morts. La rumeur gagne le pavé de Qom (un flic tué), puis Téhéran, Tabriz et Esfahân, où le retour de l'âyatollâh Hoseyn Khâdhemi, début août, est salué par 4 jours de combats sanglants. Alors qu'il est évident que les insurgés veulent déjà tout autre chose, le Shâh propose des "élections libres" que rien ne forcerait d'ailleurs à exécuter si la proposition calmait les esprits. Le 11 août, aussi peu à propos, c'est la proclamation de la loi martiale. Le lendemain, 12 août, les scènes de guerre civile ont gagné le Bâzâr ainsi que douze autres villes qu'Esfahân, qui vient seulement d'être reprise par la troupe. Le 13, une bombe dans un restaurant américain de la capitale fait 40 blessés. Le 15, on manifeste pour le tchâdor à Khorramâbâd. Alors qu'une dérisoire amnistie (711 détenus) accompagne une nouvelle censure sur les manifestations, on pille déjà et on se bat encore partout. Toutes les mesures du gouvernement passent pour odieuses, intolérables, y compris ce qu'il concède chichement, qui est considéré comme un dû depuis fort longtemps payé au prix du sang, et qui, de plus, passe pour misérable manoeuvre politicienne, cherchant à noyer une juste vengeance. Lorsque les esprits communs sont dans cette disposition, vous m'excuserez, ils ne sont plus communs : tout est possible.

Le 19 août, c'est l'incendie du Grand Rex d'Abâdân, qui fait 377 morts. Les pauvres d'Iran ont été les premiers et les seuls à critiquer le cinéma du point de vue de la dignité humaine. Ceux qui n'y ont vu que geste de moralistes attardés, parce que les religieux islamiques en ont fait un cheval de bataille, risquent eux-mêmes de voir brûler bientôt leurs cervelles iconolâtres dans quelque salle d'art et d'essai, pratiquant des réductions pour chômeurs et vieillards. Et, les jours qui suivirent, des cinémas brûlèrent à Mashhad, Shirâz et Rezâye. L'incendie d'Abâdân fit beaucoup d'usage dans les deux camps et beaucoup de cinéma dans le monde. Provocation policière, radicalisme anti-abêtissement ou anti-occidental, maladresse de pyromane, qu'importe ? C'est la déclaration de la guerre civile.

Mais le premier pas du Shâh, 4 jours après les obsèques du 23 août, est un pas en arrière. Il change de gouvernement. Sharifemâmi, réformiste, musulman, remplace Amuzegâr : il promet la fin de la censure et la lutte contre la corruption : il est déjà infiniment en

dessous de la situation. Le 31 août, alors que Hua Guofeng est venu en personne cautionner le Shâh à Téhéran, l'armée y fait 10 morts place Jâle, aux 40 jours de Mashhad ; et encore 11 le lendemain à travers tout le pays. A Téhéran le 4 septembre, la 'Eyd-e Fetr, la fin du ramadan, est pour plusieurs centaines de milliers de personnes l'occasion de fêter et de manifester. L'âyatollâh Shari'atmadari lance un ultimatum : trois mois pour organiser les élections et libérer tous les prisonniers politiques. Les premières insubordinations se manifestent dans l'armée. A Hamadân, l'ancienne Ecbatane, on abat la statue de Darius le Grand.

3) VENDREDI NOIR

Mais tout cela n'est encore qu'un début. La suite est possédée par la passion. Cette arme, plus redoutable que la plus redoutable inventée par ceux payés pour, et plus ancienne que le plus ancien instrument, cristallise les partis.

Le parti de la raison, qui est le parti de l'Etat, mène, par essence, une guerre sainte contre la passion : la raison ne tolère rien au-delà des lois, et la passion ne tolère aucune loi. Ce parti, qui d'abord avec l'indignation du bon droit, puis avec le désespoir de la mauvaise conscience, travaille à anéantir toute passion, l'a aussi concentrée toute contre lui. Il est divisé en deux fractions qui se soutiennent en s'opposant. La première (en Iran : le Shâh, généraux, technocrates, bureaucrates, capitalistes, scientifiques, etc.) diffame toute passion avec une ardeur bornée qui ressemble à de la passion : elle appelle fanatisme la spontanéité, folie la conscience de soi, bestialité la générosité, canaille les pauvres qui cessent de l'être ; elle déclare son irréconciliabilité à ces forces du mal et s'attire donc l'acharnement de leur indignation. La seconde fraction de ce parti (en Iran : les politiciens d'opposition, marxistes, notables, économistes, universitaires, etc.) censure la passion. Ce somptueux phénomène collectif n'existe même pas : l'origine de la révolution est une faute de

gestion, pas une explosion de désirs, non pas une folle débauche d'énergie sexuelle, mais une folle débauche d'énergie pétrolière ; le but est la fin d'un malentendu sur la survie, pas la fin d'un malentendu sur la vie, non pas la restauration de la communication généralisée, mais la restauration de l'économie et de l'Etat. Au moment de la tentative d'abolition de la tristesse, cette triste fraction se verra à son tour censurée, dans l'allégresse.

Le second parti est le parti de la mystification, qui est le parti de la religion. La passion y est reconnue, même respectée. Mais elle doit être déportée dans l'intériorité ou dans les rites. Son immédiateté brute n'est que la grossière marque de l'ignorance. L'activité des religieux iraniens a toujours été double : applaudir la passion des pauvres iraniens, et leur en fournir la *raison* après coup. Cette prudente traduction du délire pratique en idéologie a été tout le fanatisme qui leur a été reproché : approuver tout débordement victorieux, puis lui trouver sa théorie dans le dogme. Quand la passion devient légale, obligatoire même, elle cesse, refroidie, ou combat sans merci ses propres et ultimes débordements. Ce parti a évité la critique par son approbation éclairée de l'injustifiable et son suivisme sournois, et a travaillé à récupérer toute passion en l'égarant à la poursuite d'objectifs trompeurs.

Le troisième parti, à cette heure le premier, ennemi des deux autres, est le parti des gueux, qui découvrent la passion comme pratique de leur subjectivité. Et il va vite. Le parti de la mystification n'est pas encore organisé et le parti de la raison est déjà désorganisé. Tous deux sous-estiment encore la puissance, la pénétration et les incroyables perspectives de l'irrigation réciproque et sans intermédiaire de la conscience. Les gueux soupent déjà à la table de concepts que les valets ignorent encore. Les ouvriers d'Iran font déjà la grève sauvage quand leurs patrons pensent qu'il faut commencer à faire de la politique. Les rues, le temps, la vie sont envahis par les vertiges de barbares farouches et déterminés, quand des corrompus avachis et apeurés prétendent hautement maîtriser la gestion des trottoirs, des minutes, du pain. Avec une gravité poussiéreuse et docte, ces vaincus demandent la paix et le silence au milieu du plus fou rire du siècle.

A la fin du ramadan, le Shâh essaye de substituer la ruse à la force. Le ministère Sharifemâmi doit produire l'union sacrée libérale entre le Front National, seul parti politique d'opposition constitué, et le

Rastâkhiz, seul parti politique autorisé. Le Front National est une sorte de poubelle où fermente la plupart des politicards véreux, les uns jadis exclus par le Shâh, les autres espérant se faire un galon de carrière en s'y montrant opposés. Outre sa servile tiédeur, ce parti doit l'extraordinaire sympathie ainsi que la publicité démesurée dont le fait bénéficier la presse occidentale, au fait d'être l'héritier du parti de Mosaddeq, salope réformatrice défunte, dont le grand mérite semble d'avoir été renversé par la CIA en 1953. Ce petit mais bruyant regroupement de démocrates de carrière se rencontre dans toutes les "démocraties libérales" comme parti centriste, petit par le nombre, grand par la quantité et la qualité des places honteuses, et hors de toutes les dictatures comme opposition académique exilée ; et partout sans soutien ni sympathie chez les gueux. Ce Front National-là s'imagine déjà, grâce à Sharifemâmi, disposer des religieux dans l'opposition, des militaires à la cour, et bientôt du Shâh au pouvoir, devenir arbitre de l'Iran, et pourquoi pas, de toute la région géopolitique. Si l'on peut trouver une ruse dans cette histoire, c'est que ce minuscule tango mégalomane, improvisé dans quelque coulisse, ne fut pas remarqué des *acteurs* de l'immense scène. C'est ainsi que le Shâh, perdu dans ses dérisoires calculs d'opérette, s'avéra n'être qu'un figurant, pas mieux informé qu'un lecteur du "Monde", au milieu de l'offensive ennemie.

Déjà avant la 'Eyd-e Fetr, les premières grèves sèment la consternation. Et le lendemain de l'ultimatum de Shari'atmadari (encore présenté hors d'Iran comme le grand-âyatollâh le plus chéri des Iraniens parce que c'est le grand-âyatollâh le plus chéri du Front National) c'est le nombre et la vigueur des fêtes, la menaçante détermination de ceux qui déjeuner, qui forcent les chefs religieux à un ordre de grève générale (une grève générale d'un jour est partout dans le monde une technique à risque léger pour contrôler et désamorcer des grèves sauvages) pour le 7 septembre, 7^e jour des 10 tués du 1^{er} septembre (l'impatience multiplie les commémorations : 40^e, 7^e, 3^e jour même). Le gouvernement, affolé, interdit la manifestation du 7. Le Front National, puis les organisateurs religieux, soulagés, approuvent l'interdiction et annulent hâtivement l'événement.

Trop tard : les gueux n'entendent plus que ce qui les pousse. 500 000 personnes sont dans la rue le 7, sans autorisation, sans chefs. Le 8, la loi martiale est proclamée. A la sortie de la mosquée de la place Jâle, l'armée tire sur des manifestants qui ouvrent leurs chemises

aux balles. Ce carnage, où la religiosité du sacrifice fait le pain blanc des moralistes, a beaucoup servi aux idéologues, hors d'Iran pour expliquer la suite, à l'intérieur pour la récupérer en lui imposant des rites. Ils sont logiquement plus discrets sur la bataille qui a suivi jusqu'au lendemain dans les quartiers sud-est de Téhéran, où l'armée prend les barricades au canon, et où les muchachos de Téhéran périssent par milliers, armes de fortune à la main, intérêts égoïstes bien dans la tête. Autant dans la liberté, l'anonymat et l'isolement des insurgés, que dans la furie soldatesque si inhérente aux guerres civiles, il souffle un air de Commune de Paris sur ce "Vendredi Noir". Si les dizaines de veaux abattus place Jâle ont éclipsé les milliers des guerriers restés sur les champs de bataille alentour, si le grotesque début a fait oublier la fin héroïque, si la bataille de guerre civile a pu être dissimulée derrière l'attentat terroriste d'Etat, la fête, aussi brève que furieuse, aura eu lieu dans les ruelles obscures où les informateurs professionnels n'ont pas osé s'aventurer.

Le Vendredi Noir, premier grand engagement de cette guerre, est une défaite de notre parti. Mais, pour l'ennemi, c'est déjà une victoire à la Pyrrhus. D'abord, parce que c'est le gros de ses forces qui s'est trouvé exposé à une audacieuse attaque de notre seule avant-garde. Ensuite, l'esprit particulier de cette guerre fait que le sacrifice de cette avant-garde, même s'il est magnifié en légende par la propagande ennemie, afin d'être admiré plutôt que vengé, a amené le gros de nos forces en vue de l'ennemi, y a déployé la colère, semé la hardiesse la plus folle.

Et puis, l'ennemi qui commençait à se bricoler une unité, une ligne de Front National-Shari'atmadari-Sharifemâmi, se retrouve soudain déchiré, irrémédiablement divisé par l'insurrection. Le Front National est obligé de rompre avec Sharifemâmi, responsable du massacre. Mais Sharifemâmi ne rompt pas avec le Front National, le divise à son tour en faisant arrêter certains de ses chefs et pas d'autres. "L'irréversible est commis" soupire l'un d'entre ceux laissés libres, Shâpur Bakhtiyâr.

Sharifemâmi, promu pour négocier, se retrouve au bout de deux semaines face à une réprobation armée. Ce Bluthund, bien dans la tradition social-démocrate de Noske et Imre Nagy, avait cru, avec la complicité tacite de Shari'atmadari et du Front National qui avait essayé de dégonfler la manifestation du 7, avoir les mains libres contre les gueux les plus révoltés de Téhéran. Quel ascendant cela lui aurait

donné dans la négociation ! Mais déjà le 8 n'était plus le 7. Le politicien Sharifemâmi était parfaitement ignorant de l'ambiance de Téhéran, au moment où il était appelé à la conjurer par des intrigues de cabinet. Les hommes qui ont perdu le haut du pavé, ce Vendredi Noir, sont faits pour gérer la paix, pas pour mener la guerre. Maîtres des chuchotements à huis clos, la loi martiale leur coupe la parole aussi. Et Sharifemâmi, qui n'aura régné que 10 jours, devra trembler à son poste encore deux mois, retard étonnant, qui mesure la lenteur fatale de son maître, le Shâh.

Comme les autres ennemis de l'insurrection qui n'étaient pas au gouvernement, les chefs du parti mystique, vivement impressionnés par le sacrifice de l'avant-garde gueuse, et ce qu'elle promettait, ont cru devoir dissimuler qu'ils étaient ennemis des vaincus, parce qu'ils voyaient en eux les futurs vainqueurs. Le 6 septembre, Khomeyni de son exil irakien avait appelé d'une manière générale à continuer grèves et manifestations, ignorant probablement que le clergé de Téhéran avait commencé au même moment à faire imprimer les tracts qui rétractaient la manifestation du lendemain. Car jamais le haut clergé shi'ite ne se montre désuni, tant la loi non-écrite du consensus y est principe de base. Les oppositions ou différents entre ayatollahs ont été exploités spectaculairement par les politologues mais ne traduisent presque toujours que le manque de coordination des ayatollahs. Les vraies disputes entre ayatollahs n'ont pas de publicité et ont pour arbitre le consensus, c'est-à-dire l'opinion générale la plus évidente. Après le Vendredi Noir, le consensus donnait tort à Shari'atmadari, et ce sont l'arrestation de l'âyatollâh Nuri (qui avait dit la prière à la mosquée de la place Jâle) et la déclaration de Khomeyni qui évitent au clergé d'être compté parmi les ennemis ouverts des insurgés et qui permet à Khomeyni de devenir l'oracle de Delphes de la récupération. Le 10 septembre, consensus corrigé, Khomeyni, Shari'atmadari et le Front National appellent à la résistance passive. Ceux qui veulent en faire des chefs révolutionnaires radicaux, ont souligné le mot "résistance" et gommé "passive". Pour nous, qui savons de quels récupérateurs farouches il s'agit, nous noterons que ces petits chefs apeurés ont voulu transformer, en gardant les apparences, la résistance active qui était partout, en résistance passive qui serait à leur botte. Comme l'avouait, encore étourdi quelques mois plus tard, Sanjâbi, chef du Front National : "En fait, le mouvement religieux tout comme nous a été dépassé par cette lame de fond populaire."

4) GREVE GENERALISEE

Mais ce qui a réellement transformé cette journée d'émeute en journée révolutionnaire, c'est son écho. Et son écho n'était pas dans la presse, ou dans les cycles des deuils musulmans, ou dans l'indignation et la désapprobation, d'ailleurs feutrées, des spectateurs du monde, ou dans le violent tremblement de terre de Tabas le 19 septembre, mais dans la grève qui commence.

En Iran, un patron avait le droit de renvoyer un employé au bout de 6 jours d'absence injustifiée. 5 jours après le début d'une grève, le travail reprend donc avec grève du zèle, sabotages et beaucoup de discussions, en attendant le prochain Deuil, pour recommencer une grève de 5 jours. Comme il n'existe aucune organisation ouvrière, aucun syndicat, aucune unité, toutes les grèves sont sauvages et spontanées, hétéroclites et désynchronisées, admirables de courage et d'obstination. Depuis fin août, où les premières grandes quoique courtes grèves sont connues, jusqu'à début novembre, le refus du travail devient général et permanent. Son déroulement reste chaotique et mal connu. L'information n'y trouvant ni les chefs ni les images qui sont la substance de son discours, a toujours dégradé ce mouvement en appendice ou en arme supplémentaire de politiciens ou de religieux dans leur lutte pour s'emparer de l'Etat. Les appels à la grève de Khomeyni, par exemple, étaient soit de l'ignorance, soit du suivisme intéressé, soit une insolente hypocrisie, car la plupart intervenaient en pleine grève. Et les journées isolées de grève générale, loin d'épuiser les grévistes comme tous les récupérateurs du monde le souhaitent, les ont unis dans le plus dangereux des forums : la rue. Ainsi, la grande grève iranienne, dont la fin est encore plus insaisissable que le début, avait au plus haut point développé les vertus d'une grève sauvage réussie : paralyser l'ennemi en restant disponible à l'insurrection ; donner des armes à ceux qui la font contre ceux qui la subissent ; renverser ainsi l'ordre de la paix et du travail civils où ceux qui travaillent donnent des armes à ceux qu'ils subissent.

Les économistes sont toujours moins inquiets qu'ils le disent, lorsqu'une grève renverse leurs courbes sur leurs graphiques. Mais celle d'Iran renversait leurs graphiques sur leurs têtes. D'abord, pour un économiste, une grève générale de deux jours passe pour une catastrophe irréparable ; au bout d'une semaine, le pays commence à manger ses conserves, à savoir ses réserves ; au bout de deux, réduit à

la mendicité, rejeté en arrière de plusieurs siècles sur la capricieuse roue économiste du temps, on commence à y mourir de faim. Cet holocauste pour imaginations ouvrières ne s'est évidemment pas même esquissé en 5 mois de grève en Iran. De plus, les ouvriers du pétrole, la marchandise chouchoute, sur laquelle les projecteurs et l'affection des économistes restèrent concentrés au point qu'elle éclipsait parfois toute autre, se comportèrent vraiment en mauvais exemples. Quoique mieux payés que les autres, ces ouvriers avaient commencé à exiger des hausses de salaire. Mais que firent ces ingrats une fois satisfaits de ce côté-là ? Au lieu de reprendre leur enviable travail, ils revendiquèrent *autre chose* : le 3 novembre, en exigeant la satisfaction de tous les points demandés par Khomeyni, ils formulent un prétexte commun à tous les grévistes, et en dépassant avec une désinvolture souveraine les aumônes et le cadre même des patrons et des économistes, se rapprochent dangereusement de la critique du travail même. Depuis ce jour, les économistes se sont faits très discrets sur l'Iran, rejoignant le silence des journalistes sur la grève. Mais les grévistes iraniens ont prouvé aux gueux de tous les pays, que face à la pire des législations, malgré un ordre on ne peut plus dispersé, on pouvait réaliser la grève générale la plus longue connue, et la plus efficace. Les qualités qu'il fallut déployer, dans un monde où la séparation entre les pauvres a atteint un tel degré de raffinement policier, pour réussir une entreprise qui paraît aussi désespérée à tant de pauvres de par le monde, sont le meilleur hommage à la puissance du souffle que les gueux d'Iran avaient alors créé.

La loi martiale fut d'abord suivie d'une paralysie angoissée de tout ce qui s'agitait sur le devant de la scène. Le Shâh, l'armée du général Oveisi, administrateur de la loi martiale, que les premiers appels à la défection énervaient, le gouvernement de Sharifemâmi, qui multipliait son zèle dans la lutte contre la corruption, projet ardemment souhaité le 7 septembre et dérisoire le 9, les politiciens libéraux, qui s'époumonaient dans les "unes" occidentales, les religieux qui la veille pactisaient et ceux qu'on avait empêché de pactiser, et les diplomates et conseillers étrangers qui complétaient ce tableau digne du meilleur Goldoni, tous souhaitaient et craignaient le prochain remous, selon l'antique dilemme des crépuscules d'Etat : plutôt un effroi sans fin ou une fin effroyable ?

Mais les auteurs du Vendredi Noir, quoique durement secoués, gardent l'offensive et modèlent chaque jour à la baguette ce paysage politique qui a vieilli si vite. Alors que tout le monde craignait le 15

septembre, qui est le 7^e jour, le calme demeure à Téhéran, mais pas à Tabriz (9 morts). Les grèves s'étendent (le 15 septembre et le 1^{er} octobre sont décrétés grève générale), les tracts circulent, les cassettes-magnétophones acquièrent le monopole de l'information, le verbe monte dans les mosquées. Du 1^{er} au 3 octobre, c'est à Khorramshahr que le sang coule ; le 5, à Khorramâbâd ; dans la semaine, à Amol et Bâbol.

Le 6, Khomeyni quitte Najaf en Irak et arrive à Paris. Le 7, la rentrée universitaire est l'ouverture d'un nouveau champ de bataille. Le 9 est le 3^e jour de combat dans 20 villes d'Iran. L'impressionnante série de combats, toujours avec des morts, continue le 10 et le 11 à Téhéran. La détermination croît : encore 16 morts le 16 octobre. Tous les jours, on viole la loi martiale, on défie avec sa vie un gouvernement trop mou et trop dur, on s'insurge contre une vie peu enviable, on veut bien mourir pour que ça change, par conviction, par émulation, par jeu. Les consciences s'en prennent à l'esprit du temps, qui partout lâche pied. Ouvriers du pétrole à Abâdân, de l'acier à Esfahân, bazaris de Téhéran, même les étudiants, même les journalistes ne craignent plus les vendredis noirs, la guerre civile. Le 27 octobre, il y a encore 10 villes où l'on se bat. Le 30, il y a 85 morts dans 50 villes insurgées. Les Occidentaux, *tous* collaborateurs du Shâh (ceux qui sont dans la rue, et y ont trouvé goût au point d'y abandonner leur carrière ou leur religion, ne sont pas considérés comme des Occidentaux) quittent massivement l'Iran.

Avant le Vendredi Noir, avant la grève généralisée, les insur-rections semblaient folles et présomptueuses, isolées dans la pesanteur du quotidien, dont s'extraire paraissait une éprouvante et téméraire entreprise qui désignait à la répression les meilleures forces du mouvement, condamnant celui-ci à être laminé par ses propres envolées. Depuis le Vendredi Noir, la haine a gagné les plus timorés. La stupeur et le désarroi qu'a provoqués l'instauration de la loi martiale se sont renversés, grâce à la grève, en une rage dévorante, mêlée à cette sombre et intérieure solennité, non dépourvue d'allégresse, qu'ont ceux qui préfèrent mourir que subir. La folle détermination qui poussait les manifestants de l'été à demander des réformes est devenue la terrible détermination à n'en plus accepter. L'espoir s'est mû en noire certitude ; et les villes d'Iran, en veillée d'armes.

5) 4, 5 ET 6 NOVEMBRE 1978

Sur 50 nouveaux cadavres, le 24, a commencé la dernière semaine d'octobre. Chaque jour, la désobéissance accumule les progrès et ses zéloteurs en multiplient les adeptes. Le mouvement se soude, une unité d'ambiance se fonde, plusieurs avalanches semblent confluer vers une nouvelle journée révolutionnaire, dont le Vendredi Noir n'aura été que le sinistre présage.

Alors que son 59^e anniversaire est marqué par des manifestations et l'ostentatoire obscurité du Bâzâr (la ville devait être illuminée), alors que, chaque jour maintenant, ses sujets sont massacrés pour sa sauvegarde (des morts sont avoués le 27, le 29, le 30 et le 31), alors que son armée est obligée d'occuper les champs de pétrole d'Abâdân (le 31) pour qu'au moins leur possession échappe aux grévistes, alors que ses adversaires qu'il croit politique de libérer (les ayatollahs Tâleqâni et Montâzeri le 31) sont acclamés par 250 000 personnes au coeur de sa capitale, le Shâh d'Iran perd courage. Ce n'est pas un télégramme de félicitations de Brejnev (qui n'est pas de l'ironie) pour son anniversaire, ni la réception faite à son fils le jour de ses 18 ans par Carter, qui lui éclaircit l'esprit et l'engage aux décisions tant attendues de ses partisans. Car s'il y a des barricades dans Abâdân, ce même 31, il y a la grève à Iran Air et les Iraniens manifestent jusque sous les fenêtres de la Maison-Blanche, gâchant la fête de l'héritier en alertant le protecteur du père.

Ces marques de bienveillance réitérées des gouvernements américains et russes ont, après coup, surpris. Le Shâh était un tortionnaire notoire, un dictateur que la morale politique situe sans contredit à l'extrême droite, insoutenable devant le public de ces deux Etats. Mais le Shâh avait fasciné par sa fortune. Auréolé par la presse la plus populiste, ce fat avait vu se répandre parmi les dirigeants plus puissants mais moins absolus que lui l'habitude de le courtiser. Comme dans l'époque pré-historique de l'Iran (avant 1978), il fut identifié seul à la valeur marchande de tout ce qui émanait de son pays, l'habitude, la facilité, l'aveuglement contribuèrent fort à ce que les gouvernements américains, russes, chinois, japonais et de la Communauté Européenne, continuèrent de le soutenir, tous, même au-delà du point critique. Mais pourquoi n'avoir pas remplacé ce petit dealer brutal et corrompu à partir du moment où il devint évident que ses subordonnés mettaient en péril la galette pour avoir sa tête ? Eh

bien, aussi peu le Front National pour les Américains, que le parti Tude clandestin pour les Russes, ne représentaient suffisamment les remous qui alertaient maintenant l'attention du monde, pour s'emparer sans risque de l'Etat iranien. Et les religieux, qu'est-ce que c'était ? Tout sauf le futur Etat. Alors, il ne reste que le Shâh et vaincre rapidement cette grandissante rébellion sans têtes, avant que ce cauchemar insensé ne se rêve dans d'autres lits.

Devant le désarroi du Roi des rois, c'est à son parrain, le Président des Etats-Unis, que les lieutenants du Shâh demandent de prendre une décision qui se fait attendre depuis que le Vendredi Noir a creusé cette vague dont l'amplitude se manifeste maintenant dans le déferlement.

Sharifemâmi est trop dur, lui disent les représentants de la fraction technocrate-libérale du parti de la Raison. L'armée est aussi haïe que le Shâh, elle est trop exposée. Le Vendredi Noir, au lieu d'arrêter la passion des gueux, l'a décuplée, et la provocation quotidienne des armes continue de l'aggraver. Ce qu'ils veulent, nous ne le savons pas vraiment et nous doutons qu'eux-mêmes le savent. Mais, renvoyez Sharifemâmi, laissez-nous organiser une monarchie constitutionnelle avec des élections, abroger la censure, installer des syndicats, bref, laissez-nous déterminer leurs velléités, afin qu'ils ne déterminent plus les nôtres, laissez-nous demander à ces ignorants devenus dangereux ce qu'ils demandent, et nous épuiserons leurs cris. Car s'ils écoutent quelqu'un, ce sera quelqu'un qui les écoute. Le début des Droits Démocratiques, dont votre propre parti est le champion en Amérique et le sera dans le monde, ce dont il vous sera reconnu le mérite, sera la fin de la grève. La fin de la grève sera la fin des émeutes, ou, au pire, la division dans la canaille. Qu'alors l'armée sorte de l'ombre où elle aura été justement ménagée, et nettoie la minorité de trublions les plus acharnés au nom du gros du peuple, qui, poussé par le besoin et calmé par de raisonnables promesses, aura repris le travail. Le Shâh, honoré comme un monument, sera enfin utile. Mais l'économie, la vraie richesse du pays, sera enfin entre les mains de vrais spécialistes, rationnels et pondérés, qui sauront en partager le bénéfice pour le profit de tous.

La fraction armée du parti de la Raison lui tint à peu près ce langage : Sharifemâmi est trop mou. Il est vrai que l'armée est haïe ; mais elle l'est parce qu'elle accomplit la basse besogne de ce gouvernement dont elle est lâchement désavouée : si elle tire, l'armée est grondée ; si elle ne tire pas, elle est encore grondée. C'est la

guerre ! L'ennemi est à l'offensive, et, stratégiquement, nous sommes mal disposés pour le recevoir : une nuée de négociateurs, qui ne veulent pas reconnaître que la guerre a commencé, parce qu'ils y perdraient leur emploi, nous entrave et favorise les gueux qui attaquent et s'infiltrant partout. Leur moral est gonflé par les défaites mêmes, le nôtre miné, tant que chaque jour nous serons obligés de nous laisser harceler, comme une armée d'occupation loin de ses bases. Le Shâh, qu'il vous faut soutenir maintenant, parce que vous aviez d'excellentes raisons de le faire au début de votre mandat, en annonçant qu'il ne violait pas les Droits de l'Homme, affirmation qu'il serait aussi honteux que dangereux de devoir rétracter, n'est faible que parce qu'à la vigueur des assaillants il ne répond pas par la vigueur de ses propres moyens, qu'un coupable scrupule empêche de déployer de façon à résoudre rapidement, plus par la peur que par un sang odieusement quotidien, cette rébellion grossie par la propagande arriviste d'une opposition pourtant impuissante à l'endiguer. Depuis 50 ans les Prési-dents des Etats-Unis n'ont investi en rien de plus qu'en l'armée, en Iran. Faut-il maintenant retirer ce merveilleux instrument, le laisser gagner par la corrosion jusqu'à une désintégration qui le retournerait contre ses propriétaires ? A quoi d'autre sert-il s'il ne peut maintenir l'ordre qui le justifie, autour de ses propres casernes ? Et puis, derrière les effarantes libertés que s'est prise la populace se miroite le communisme. Et qu'est ce que le communisme ? Le respect, l'autorité, sont déjà si entamés, que la propriété est comme abolie et tout Etat menacé. Et dans le meilleur des cas, l'Iran sera subordonné à votre rival, l'URSS, qui en est si voisin. La suprématie des USA, pour laquelle l'armée iranienne a coûté si cher, sera perdue, et les électeurs américains hasarderont pour la retrouver, tous les changements. Au contraire, laissez l'armée monter en première ligne, et nous reprenons l'offensive dans cette guerre d'extermination de tout ce qui nous fonde.

Mais alors que Carter hésite et refuse d'admettre l'urgence, l'offensive est toujours dans l'autre camp. Le 4 novembre, à Téhéran, l'armée tire sur une manifestation partie de l'Université. Les manifestants inaugurent alors une nouvelle tactique : ils forment des groupes de 100 ou 200, inattaquables dans les embouteillages chroniques de la ville, et attaquent des banques et l'Hôtel Intercontinental, QG des journalistes étrangers. Le lendemain, fiers d'avoir 72 martyrs, comme Hoseyn à Karbalâ, 60 000 insurgés, perfectionnant la tactique de la veille, détruisent banques, débits de boisson et cinémas, symboles de la dégénérescence anti-islamique, et je serais fort surpris, compte-tenu de l'ambiance, que le pillage ne se

soit pas étendu au-delà. Au coucher du soleil, la statue du Shâh est déboulonnée ; un blindé passe et repasse sans intervenir dans cette fête. Des postes de police, l'ambassade de Grande-Bretagne, le siège de la SAVAK, le ministère de l'*Information* sont saccagés ; partout l'armée laisse faire.

Ce même 5 novembre, Sanjâbi refuse la direction du gouvernement. Car le lendemain, le Front National "doute que l'ordre puisse être maintenu". Ce qui en vérité signifie : le Front National sait que l'ordre ne peut pas être maintenu, par le Front National. Evidemment : l'armée triche ! Uniquement pour ravir le pouvoir aux bons démocrates, elle laisse ces barbares émeutiers dévaster et maîtriser le centre de Téhéran pendant deux jours, les renforçant ainsi dans cette dangereuse cohésion qui accroît encore leur irrespectueuse détermination ! Le dépit des démocrates de profession, relayé par les haut-parleurs de l'information internationale, s'oublia jusqu'à reprocher à l'armée de n'avoir pas commis un nouveau massacre les 4 et 5 novembre ! Pour une fois ils avouèrent franchement que le carnage de leurs ambitions leur est plus sensible que le carnage de ceux sur qui ces ambitions sont construites ! Ils appelèrent coup d'Etat d'extrême-droite le fait que l'armée ne bougea pas !

La fraction armée du parti de la Raison n'avait fait que la preuve qu'elle était devenue indispensable en première ligne ; et qu'il fallait donc lui donner la liberté d'y agir. Cette rude ruse qui ruina les plus savantes manoeuvres politiciennes, fut immédiatement récompensée. Le 6 novembre, les généraux Azhari, chef d'Etat-Major, nommé Premier ministre, Oveisi, administrateur de la loi martiale, nommé ministre du Travail dans un pays en grève, et Qarabâqi, nommé ministre de l'Intérieur dans un pays insurgé, reçoivent le soutien public de Carter. Le nouveau gouvernement monte au front, l'armée occupe tous les journaux, ferme toutes les écoles. Mais plus il arrive en vue du feu ennemi, plus son ardeur se tempère. Azhari, continuant les demi-mesures de Sharifemâmi, fait arrêter spectaculairement deux have-been piliers de l'Empire, Hoveydâ et Nasiri, ex-chef de la SAVAK ; et deux would-be piliers de l'Empire, Sanjâbi et Foruhar : les uns pensent que c'est pour préserver et grandir leur peu de popularité politique, les autres pour contenter à peu de frais les derniers et désespérés partisans du Shâh. Il est toujours plaisant, et le recul dans le temps souligne ce contraste, de constater quels calculs étroits et puérils peuvent amuser les plus hauts responsables ennemis à deux doigts de l'abîme. Clausewitz, à propos de la campagne de 1806,

montre bien ce décalage entre les vieux officiers prussiens aux tics frédériciens et la jeune armée française qui vient les balayer. Le vieux Khomeyni s'y trompe moins : "Les jeunes ont refusé le Shâh."

Pour notre parti, où j'espère on m'excusera de m'être quelque peu appesanti sur les misères ennemies, car ce sont elles qui y furent le plus remuées, les 4, 5 et 6 novembre ont d'abord contenu une pleine journée d'impunité, largement utilisée. Car au moment où des manifestants savent se diviser en petits groupes de combat, il font la preuve de leur unité, pour même qu'une nouvelle tactique puisse être expérimentée, et avec succès, il faut un surcroît de confiance, réciproque et en soi. Cette journée révolutionnaire aura ensuite permis de mesurer le retard de l'ennemi qui réagit seulement deux mois après le Vendredi Noir, en abandonnant enfin les apparences de conciliation, qui étaient devenues une entrave si manifeste à sa nécessité quotidienne de réprimer. Maintenant, les jeunes, qui une fois encore ont tout fait, et qu'il est indécent de décrire comme étudiants, car beaucoup cessaient ce jour-là de l'être, savent qu'ils vont tirer ; et l'armée sait qu'ils vont descendre dans la rue.

Cet antagonisme simple et clair était pourtant loin de s'être frayé un chemin à travers la confusion des consciences : le Shâh, par exemple, le jour même où il instaure un gouvernement qui renforce rigoureusement la loi martiale, s'en excuse à la télévision en le promettant "provisoire", salue une "révolution nationale" qu'il exècre, et est à son tour salué pour sa "sincérité" par des politiciens libéraux qu'il persécute ; dans l'autre camp, même manque de coordination : le 4 novembre, jour même où commence la plus moderne des émeutes, s'arrête dans les champs de pétrole d'Abâdân, quoique très provisoirement, la plus moderne des grèves. Enfin, le 3 novembre, Khomeyni avait menacé quiconque collaborerait avec le Shâh ; les libéraux squeezés, qui n'ont jamais imaginé d'avenir sans le Shâh, diront que c'est cet interdit qui leur a fait refuser le gouvernement, parce qu'ils ont besoin de se montrer maintenant valets de Khomeyni pour espérer un strapontin dans l'opposition, depuis que l'armée le leur refuse au gouvernement ; et hors d'Iran cette même valetaille se lamente que l'extrémisme de ce même discours de Khomeyni profite à l'armée, et que l'extrémisme de l'armée profite à Khomeyni. Comme si l'armée ou Khomeyni faisaient à ce moment l'histoire, comme si les sauvages extrémistes de la rue n'étaient que manipulés entre une junte sanguinaire et un vieillard fou et irresponsable !

Avant janvier 1978, l'âyatollâh Khomeyni était inconnu dans l'histoire du monde. En janvier 1979, il était devenu l'homme le plus controversé du monde. Cette éblouissante carrière, à 78 ans, lui a attiré en même temps qu'une admiration qui allait jusqu'à l'idolâtrie, une jalousie et une haine qui ont atteint de nouveaux sommets dans la calomnie, dont les moyens ont si fort progressé depuis ceux auxquels les falsificateurs l'ont comparé, du Vieux de la Montagne à Hitler. Khomeyni a toujours été, et c'est son trait saillant, en cohérence obstinée avec sa religion. C'est l'impuissance à en critiquer la religion qui a fait la diffamation du bonhomme. Il a toujours été guide, et jamais autocrate, il a toujours donné des directives générales et rarement des ordres précis, lorsqu'il a un litige à trancher c'est en théologien, et souvent en théologien longtemps indécis, qui prend conseil. Il s'est toujours conformé à l'avis général, au consensus, et c'est ainsi qu'étant absent ou spectateur dans toutes les journées révolutionnaires, il les a approuvées, tant que la vague qui le portait ne refluaît pas, observateur plus méticuleux que jaloux de sa popularité, suiveur plus dévoué que servile de l'avis de la majorité d'une population, non pas qui vote, mais qui descend dans la rue, comme celle d'Iran alors. Lorsqu'il a commencé à être entendu, il demandait avec fermeté la chute du Shâh, sans quoi il ne pouvait rien dire d'autre, et toutes les rues d'Iran pensaient déjà cela. Un homme aussi droit et aussi simple, aussi sincère et aussi cohérent, qui arrive aussi vite et aussi haut, est évidemment décrié par tous les carriéristes de moindre réussite, qui en se demandant avec aigreur comment il a fait, ne peuvent qu'imaginer qu'il est pire qu'eux. Il paraît incompréhensible aux domestiques de l'Etat, de l'industrie, de la culture, de la religion, qui en ont tous, d'arriver soudain, sans buts cachés. Car à tous les échelons de la hiérarchie, ceux qui l'admettent sont persuadés que s'ils n'y sont pas plus haut, c'est parce qu'ils sont encore trop bons.

Mais ce moine, porté puis établi au sommet de la plus grosse vague qui ait jamais grossi, n'a vécu que cette année en tant qu'individu, et y a peu fait. Car quoiqu'il le parut, il n'était pas révolutionnaire, quoiqu'il le devint, il n'était pas chef de parti, et quoiqu'il s'en soit toujours défendu, il a fini par passer pour politicien, homme d'Etat. Sa célébrité, qui est toute sa monstruosité, l'a privé de son individualité, l'a *aliéné*. L'histoire de notre époque est faite par des gueux, non plus par leurs représentants, chefs, guides. C'est l'inégalée puissance des gueux d'Iran le seul secret de l'inégalé succès de Khomeyni. C'est parce que le Vendredi Noir et les 4 et 5 novembre les gueux ont envahi Téhéran, que ce que Khomeyni dit (et répète

justement les 6 septembre et 3 novembre) est entendu et non pas l'inverse. S'il est le sommet visible du raz-de-marée, sa limite, il n'en a jamais été le moteur. Ses cassettes, distribuées dans les mosquées, sont l'écho de ces émeutes. Mais c'est bien la rue qui produit ces cassettes comme sa réflexion, comme elle vient de produire le gouvernement militaire comme sa réaction. La vitesse et la pénétration des événements réussissent dès alors à transformer le dirigeant Khomeyni, un individu social de chair, d'os et de pensée, en *image*. Dans cette image hâtive et déformée (cf. : "L'Image de Khomeiny dans les titres à la Une de Libération" par Nushin Yavari) se lit en négatif ce qui la nécessite : l'image de Khomeyni est le premier esprit abstrait, la chose religieuse même, de la révolution iranienne, le concentré négatif de tous les esprits qui y sont attaqués, et notamment des marchandises. L'individu disparaît, en notre temps, à l'opposé de ce qu'il est, dans ce qu'il représente. Esprit, ambiance même, ne sont pas encore nus tant que des images d'individus les dissimulent. Les perdants du 6 novembre sont aussi ceux qui voient Khomeyni, devenu un complexe et obstruant *concept*, comme un de ces individus dont ils croient encore qu'ils agissent à leur guise et sont en mesure de maîtriser leur histoire.

Le 6, le 7 et le 8, jusqu'au 10 novembre, on se bat dans la plupart des villes d'Iran ; le 12, Deuil national (7e jour) et grève générale (un comité nie que l'opposition ait pu lancer un ordre de grève pour le 12, puisque "de larges secteurs du pays sont déjà en grève"), 30 morts à Khorramshahr, pillée, incendiée. L'armée traque les grévistes du pétrole, espérant sauver la boutique en sauvant la marchandise-vitrine. Mais même cette partie-là est déjà perdue : "Qui a donné le mot d'ordre de grève ? Personne en particulier, tout le monde est d'accord. Il n'y a pas vraiment d'organisation. C'est dommage. Mais à force de tirer sur nous, les militaires vont nous forcer à nous organiser et même à nous armer. Nous écoutons Khomeiny et nous lisons les tracts des Moudjaheddines." Les 19 et 20, 40 morts à Shirâz. Le 25 novembre, Mashhad est insurgée, et les premières désertions ouvertes commencent dans l'armée. Le 26, 500 000 manifestants occupent cette même ville. Plus les échauffourées prouvent que le gouvernement Azhari ne progresse ni n'impressionne davantage que son prédécesseur, plus la gravité de chaque accroc rend toute conciliation impossible pour le Shâh et inutile pour ses ennemis, et plus le présent semble aspiré par l'avenir. L'ombre du Moharram, mois des martyrs, s'étend comme un linceul sur novembre, creusant ses plis le long des virulentes imprécations de Khomeyni : "N'hésitez pas à verser votre

sang pour protéger l'Islam et renverser la tyrannie" dira-t-il le 1er décembre. Puis : "le sang triomphera de l'épée."

6) DU 1ER MOHARRAM A L'ASHURA (DU 2 AU 11 DECEMBRE 1978)

A la mort du prophète Mohammad en 632, ce ne fut pas son cousin et mari de sa fille Fatima, 'Ali, qui fut élu calife, mais Abu Bakr, qui nomma 'Omar, auquel succéda 'Osman. 'Ali, le premier Emâm, devint 4e calife en 656. Sous son califat (656-661) se produisit le schisme (shi'a en arabe signifie "parti", c'est l'origine du mot shi'isme) des musulmans. Son fils, Hasan, reconnut Mo'âviya, le premier calife Omeyyade. Mais après la mort de Hasan, son frère Hoseyn, devenu Emâm, ne reconnut pas Yazid, devenu calife à la mort de son père Mo'âviya. A Karbalâ (dans l'Irak d'aujourd'hui) eut lieu la bataille finale de Hoseyn contre l'armée de Yazid, le 10 octobre 680, ou 10 moharram 61. L'Emâm Hoseyn y fut tué parmi ses 72 compagnons au terme d'un sacrifice héroïque, clé de voûte de la légende shi'ite.

Le moharram est le premier mois de l'année lunaire des shi'ites, qui dure environ dix jours de moins que l'année solaire occidentale. Pour les shi'ites, c'est le mois du martyr, en commémoration du martyr de Hoseyn. Tâsu'â (le 9 moharram) et 'Ashurâ surtout (le 10, anniversaire de la bataille de Karbalâ) en sont les principales fêtes. Si les shi'ites ont longtemps admis dans le martyr une fatalité et une incitation à la résignation, des théoriciens shi'ites modernes, parmi lesquels 'Ali Shari'ati (mort exilé à Londres en 1977) avait en ce moment en Iran le plus incroyable des succès littéraires clandestins, faisaient au contraire du martyr de Hoseyn la condition et le début exemplaire de la victoire du shi'isme. Cette tendance optimiste et combative du shi'isme se calquait beaucoup mieux sur la jeune et radicale insurrection, que le défaitisme fataliste traditionnel.

A partir du 2 décembre, qui en 1978 est le 1er moharram, commence un hallucinant engagement, comme ce siècle macabre n'en avait pas encore vu. La mort n'y est plus crainte, plus méprisée, mais vénérée. La joie, la colère, la douleur et la fierté, toutes extrêmes, y sont ralenties en exergue par la solennité. Tout rassemblement est interdit. Chaque jour, le mois du martyr est honoré par des processions, qui se terminent en émeutes, où l'armée, acculée, fait des martyrs. Mais cette routine des jours n'est que la préparation des nuits. Le soir, on provoque des embouteillages pour violer impunément le couvre-feu. Puis, tous les toits et terrasses de Téhéran se couvrent d'hommes et de femmes déterminés, et d'un bout à l'autre de la ville se libèrent l'angoisse et la haine par vagues répétées jusqu'au matin, dans le cri de "Allâh Akbar", Dieu est grand, ce vieux pléonasme. Dans les rues, la troupe qui patrouille en bas de ses ennemis, a ordre de tirer sur les toits. On imagine la démoralisation des soldats, derrière des employeurs si démunis, en face d'ennemis si puissants, si nombreux, si sûrs d'eux, traversant leur propre capitale, sous les haut-parleurs des mosquées appelant à leur résister. Cette armée qui n'a jamais fait de guerre, et que le Shâh a équipée comme si de la planète elle devait les faire toutes, doute, et commence à se désagréger à l'ombre du drapeau rouge (le sang des martyrs) et du drapeau noir (l'Emâm Hoseyn) qui flotte sur le Bâzâr. Les cinq premiers jours du moharram, le gouvernement reconnaît 12 morts, ce qui prouve qu'il les sélectionne avec grand soin, parce qu'ils sont parmi les 1 300 tués réels. A Najafâbâd, notamment, l'armée tire au canon, on évacue les cadavres au bulldozer. Or, s'il est admirable que beaucoup veulent bien mourir, il l'est encore plus qu'en même temps, tous veulent maintenant gagner. Et il faut être un informateur occidental bien asservi pour supposer que ces enragés-là ne veulent que changer de gouvernement ; et même le militant shi'isme de la victoire, de Shari'ati à Khomeyni, paraît bien tempéré dans cette tempête. Car on s'attaque maintenant au sacro-saint matériel : à Esfahân, notamment, les hauts fourneaux sont sabotés, "il faut au moins 6 mois pour les remettre en état". "On estime que si les problèmes politiques étaient réglés demain, il faudrait au moins six mois pour remettre en marche l'économie, qui est en grande partie paralysée."

Mais comme ce beau crépuscule qu'est ce moharram décrit si tristement par l'économiste de service, menaçait et se préparait depuis l'ultimatum nullement oublié de Shari'atmadari et le Vendredi Noir, l'Ashurâ menace et se prépare dès le début du moharram. Les généraux, qui n'en mènent pas plus large que leurs soldats, travaillent

fiévreusement à une capitulation qu'ils espèrent encore honorable. Le 8, la procession de l'Ashurâ, qui est le 11 décembre, est autorisée. L'armée quitte la ville au cortège de Tâleqâni pour la citadelle que sont les collines au nord de Téhéran, où se terrent toutes les complicités de la dynastie des Pahlavi : princes du pétrole et de la cour, gardes prétoriennes, conseillers culturels et étrangers, flics, banquiers, diplomates. Le 11 comme le 10, entre 1 et 2 millions de manifestants laissent exploser la joie de cette victoire sans appel. Et l'Ashurâ, par une ironie mécréante, est le premier jour du moharram où il n'y a pas de morts à Téhéran. Les seuls qui s'y battent sont les militants islamiques et gauchistes, érigeant déjà en spectacle les nuances qui séparent leurs méthodes de récupération, sur le premier territoire libéré, dont ils se disputent la confiscation.

Depuis la démonstration de l'Ashurâ, le clergé shi'ite encadre enfin de manière convaincante ce mouvement somptueux. La première critique que les révolutionnaires iraniens ont laissé passer est la vieille tarte à la crème légaliste. Khomeyni et les autres chefs religieux ont toujours dénoncé l'illégalité du Shâh (la légalité venant du Coran, ils en sont dépositaires). Ainsi, ils justifient la révolte, lui imposent de l'extérieur ce qu'elle ne peut tenir que d'elle-même, sa perspective, lui donnent un Droit, lui donnent une Loi. Ainsi, ils démentent impunément la négativité de cette révolte, et font au contraire du Shâh un révolté négatif contre l'autorité légale. Ainsi ils promettent l'absolution sans confession à tous les timorés : la dette morale des crimes commis pendant l'insurrection sera affranchie, tant que la légalité sera islamique, ce qui transforme les innombrables mauvaises consciences en clientèle. Ainsi ils noient les plus radicaux dans la grande masse des légalistes. Ainsi ils sauvent aussi la légalité elle-même. Ce n'est donc pas la fin de l'Etat iranien, mais au contraire sa pérennité, que ce moharram si impressionnant garantit ainsi.

Si un hors-la-loi n'est pas toujours révolutionnaire, un révolutionnaire est toujours hors-la-loi. Le parti de la subjectivité, de l'homme total, ne reconnaît pas de "règle impérative imposée à l'homme de l'extérieur", nie toute loi. Même ses propres principes, rares, mais sur lesquels il est intransigeant, sont discutés en permanence, parce qu'ils sont sus éphémères, utiles en leur temps seulement. La spontanéité, dont il a été montré assez clairement, je l'espère, à quel point elle est motrice de cette histoire, rencontre, dans cette usurpation religieuse des présupposés et des fondements de la révolte, son premier et dur joug. Et là lui revient la seule loi de

l'histoire dont elle n'a encore connu nul dépassement. C'est ce que Brennus énonçait aux Romains : *vae victis*.

Dans le parti insurgé, les concepts religieux sont devenus les idiomes de la communication. Qu'il ait fallu réquisitionner jusqu'à la religion pour contrôler ce parti est certainement la plus grande victoire de ce parti ; mais que ce voile posé sur la communication n'ait pas été critiqué dans la communication est aussi sa faiblesse. La religion s'affirme maintenant comme la limite de la révolution iranienne, et pour la première fois depuis les ravages de la guerre de Trente Ans, comme la limite du monde.

7) DE L'ASHURA AU 13 JANVIER 1979

L'Ashurâ de 1978 est le premier grand spectacle organisé avec la gracieuse et figurative participation des ennemis de tout spectacle, la première tentative d'empaillage de la spontanéité iranienne. Elle proclame, en pleine rue, l'unanimité des Iraniens. Les conservateurs, les frustrés, les brimés, les timorés, les passifs, les résignés se sont enfin sentis plus à l'abri dans le cortège rituel que derrière les treillis. Ils sont venus dévitaliser l'insurrection le premier jour où a été garanti que l'insurrection ne serait pas massacrée. Ceux qui s'extasiaient ou s'horrifient du gigantisme de cette unanimité, parce que le troupeau de moutons *en entier* s'aventure dans la forêt des loups, ne sont eux-mêmes que des moutons. Les moutons iraniens ne sont pas moins dociles que les moutons portant d'autres passeports. L'Ashurâ en est plutôt la preuve que le contre-exemple : on n'y va pas chercher l'ennemi, on y bêle bien fort pour qu'il ne s'approche pas ; et nous voulons notre berger et ses chiens.

Malgré leurs pertes considérables, ceux qui ont goûté à la désobéissance de leur propre chef, on s'en doute, seront difficiles à

résigner aux lois des pâturages. Et, paradoxalement, le jour de l'Ashurâ, où le monde entier admet officiellement l'unanimité des Iraniens, elle cesse. Ici commence le haut plateau de la révolution iranienne, période indécise et disputée, qui contrairement à d'autres révolutions, où tout bascule dans le paroxysme d'un seul quart d'heure, va prendre presque trois ans pour décider le sort du siècle. Ici commence le premier débat public ouvert à tous et où tout est en jeu, dont il est si difficile de rendre compte, parce que tout n'y est que chuchoté, et ces chuchotements mêmes sont recouverts d'énormes bruits ennemis destinés à les recouvrir, pour devenir eux-mêmes objets de ces chuchotements sinon si redoutables. Désormais, tout le monde discute, même ceux qui restent moutons. Aucun Etat n'aura jamais eu à abriter moins d'unanimité entre ses citoyens que l'Iran des mois et années à venir.

Chargés d'éviter la radicalisation du cheptel, de fournir les sujets de discorde et de policer leurs solutions, les chefs religieux proclament l'unanimité, grâce à Dieu et avec Dieu. Ainsi, la première grande fête religieuse, et la seule à avoir été une fête, est le début de l'hypocrisie. Car ce n'est pas Dieu qui a fait l'unanimité, même pendant cette 'Ashurâ. C'est, négativement, le Shâh. Cette unanimité est la fin du Shâh, et la fin du Shâh est la fin de cette unanimité. Et comme il n'y a ni Dieu ni unanimité, les nouveaux chiens bergers sont déjà, avant leur première pâtée, contraints de tendre l'oreille aux chuchotements pour suivre ce qu'ils sont censés diriger, comprendre ce qu'ils sont censés expliquer, savoir ce qu'ils sont censés détenir.

Or le Shâh n'est pas encore déchu. Et, peut-être gagné par les transes qu'il a cristallisées contre lui, il semble enfin aussi vivre des émotions extrêmes. Un jour, il croit tout perdu ; et le lendemain de l'Ashurâ, parce qu'il a survécu à cette terrible fête, et parce que ce jour-là il n'a été nulle part nécessaire de provoquer ou d'attaquer son armée pour la battre, il croit soudain tout gagné. Les jours qui suivent, il organise des manifestations à son soutien : leur maigreur et leur hargne, malgré l'appui de l'armée et de la police, en contraste immédiat avec le flot impressionnant et en liesse des 10 et 11 décembre, le mettent à nu comme chef mégalomane d'une famélique minorité vindicative.

Même le gouvernement des Etats-Unis le reconnaît maintenant : le Shâh est foutu. Un rapporteur spécial, Bell, sonne l'ignoble et honteux revirement dans la confusion la plus démagogique. Le 12

décembre, il informe Carter que son Maximilien d'Autriche n'est plus tenable à Mexico. Le Président des Etats-Unis feint d'être surpris. On apprend que la CIA, son propre service de renseignements, lui a dissimulé la gravité de la situation, lors de rapports précédents. On n'apprend pas pourquoi. Alors que les responsables russes étouffent leurs fautes dans des couches superposées de lourdeurs bureaucratiques, leurs homologues américains font ce genre de mises en scène de boulevard, pas davantage digestes. Le moindre pauvre qui a lu son quotidien falsifié depuis le début du Moharram, sait donc au moins une semaine avant Carter, que ce protecteur du Shâh devra donc désormais trouver un autre protégé. Et c'est vers un scandale de CIA qu'on essaye de manipuler l'attention publique, spéculant impudemment sur son ignorance, sa docilité. On préfère donner le spectacle aussi laborieux qu'onéreux d'un Président des Etats-Unis dupé, plutôt que d'avouer la vérité : l'exécutif s'est trompé dans ses choix, et pour défendre les intérêts dont il a la charge, trahit son allié pour en courtiser plus librement l'adversaire.

Mais revenons à nos moutons. Comme partout où l'Etat et la marchandise ont hiérarchisé et spécialisé les villes, la province imite la capitale. Les événements de province sont à ceux de la capitale comme la profondeur de champ à l'action, comme les chœurs au soliste, comme l'italique au mot : ils encadrent, ils reflètent, ils soulignent. Ainsi le défilé de l'Ashurâ de Téhéran précède ceux de Tabriz, Esfahân, Mashhad. Leur simultanéité est une illusion chronologique. *En réalité*, pour un observateur équidistant de toutes ces villes, placé au centre du monde et dans la perspective de l'histoire, l'Ashurâ de Téhéran a 24 heures d'avance. L'usage du temps historique ne se construit pas au moyen des divisions objectives de la mesure du temps, mais au moyen des retards subjectifs de l'information. Le premier événement d'une époque, d'un mouvement, est celui qui en est pratiquement connu le premier et non celui qui devrait théoriquement l'être. Il est bien révélateur de leur parti-pris, que les "historiens" n'ont jamais reconnu ce principe de la relativité de l'information, bien que même dans toute guerre, ceux qui la font, agissent selon les retards de l'information, et non pas selon la succession chronologique objective des faits.

Aussi l'Ashurâ, qui manifeste avec éclat la prééminence de Téhéran, est-il un jour sans morts, tant pis pour les 30 cadavres d'Esfahân ; tant pis pour la lointaine ville sainte de Mashhad qui dans une ambiance passionnelle digne de celle qui anime Téhéran, déroule

son propre soulèvement, parallèle à celui de la capitale, la différence étant proportionnelle au feutrage de la communication entre les deux villes. Qui désormais s'intéresse aux étapes qui font devenir Mashhad selon son nom, "lieu de martyr" ? Où les SAVAKis viennent violer des jeunes gens sous les fenêtres de l'âyatollâh Shirâzi ! Où, comme à Addis Abbeba, il n'y a pas un an, l'armée vend les cadavres aux familles ! Où, à l'assaut que l'armée donne à l'hôpital, ce ne sont pas les insurgés qui deviennent des blessés, mais les blessés qui deviennent des insurgés ! Où "les médecins, debout, poing levé, scandent : Marg Bar Shâh (Mort au Shâh)" ! Où la prison se mutine ! Où les cortèges funéraires se terminent par des massacres et les cortèges funéraires de cortèges funéraires commencent par des lynchages de délateurs ! Et où enfin, signe encore plus sûr de la distance de l'information de la capitale à la province, parce que là il ne s'agit justement pas de l'information ennemie, le 29 décembre, une manifestation de joie collective déferle à travers toute la ville à la vitesse de la rumeur trompeuse selon laquelle le Shâh aurait quitté l'Iran.

Mais dans le temps cette fausse rumeur n'est pas loin d'être vraie, et la réalité de son contenu, bien davantage qu'une prémonition, n'est déjà qu'une question de jours. Car si les débats divisent et subdivisent les partenaires de l'Ashurâ à la vitesse des torrents après l'orage, le Moharram continue avec ses nuits sur les toits et ses combats quotidiens, où les plus tièdes continuent de soutenir fermement les plus enragés. Que le Shâh meure ou fuie ! Et le lendemain de la joie déçue de Mashhad, le dépit y fait plus de 100 morts. Les 14 et 15 décembre, il y a 50 morts à Shirâz et Qom ; le 25, 12 à Sanandâj et Sâqez au Kordestân ; le 29, 53 à Qazvin ; à Téhéran, fin décembre, on ne compte plus les morts, mais les jours successifs où il y en a. Le 29 décembre, la "population" attaque la prison de Hamadân. Ces moments heureux sont pénibles pour nos ennemis, parce que leur gêne et leur indignation les démasquent sans exception, lorsque des "populations" amnistient tous les hors-la-loi. En effet, les prisonniers "politiques" sont souvent des petits chefs, des valets, hostiles aux "droits communs" qui sont des gueux, souvent ennemis de la valetaille (comme si vol, viol, meurtre, etc. n'étaient pas des délits d'opinion au même titre que libéralisme, islamisme, stalinisme etc.). Pendant une autre mutinerie à Mashhad, les "droits communs" durent forcer les "politiques" à sortir ensemble pour pouvoir sortir aussi, résumant parfaitement dans cette libération tumultueuse, la désunion sincère et l'union forcée des mutineries sociales de cette période. Toujours au

chapitre des mutineries, à Tabriz, les soldats ont tiré sur l'un des leurs qui avait tiré sur la foule, puis on grossi la manifestation qu'ils avaient ordre d'arrêter ; à la caserne La'visân, à Téhéran, "2 soldats ont vidé leurs chargeurs sur les officiers "immortels" (24 morts)". le 31 décembre, battu par ses ennemis, lâché par ses alliés, critiqué par ses amis, le chef de cette armée qui se dissout, le général Azhari, démissionne de son poste de chef d'un gouvernement, qui ainsi se dissout aussi.

Le 29, Shâpur Bakhtiyâr avait accepté de former un gouvernement, à condition que le Shâh s'en aille. Terreur dans l'aile sanjabiste du Front National dont Bakhtiyâr est issu, et qui donc désavoue ce dernier avec d'autant plus de fureur qu'il risque d'y être assimilé. Le nouveau Premier ministre, carriériste impénitent qui n'a pas su résister à l'ultime promotion, et qui est sincèrement ému par *les grèves et la canaille*, est le dernier, avec la presse occidentale et Carter, à croire que tout va s'arranger si le Shâh fuit. En attendant, c'est le général Oveisi, plus avisé, qui s'enfuit aux USA avec le butin d'une autre carrière. Et pendant que Bakhtiyâr cherche ses futurs ministres parmi les rats trop lents pour quitter le navire, les foudres très sèches de Khomeyni et leur écho très apeuré du Front National s'entrecroisent sur sa tête-paratonnerre. Le Front National, dont le radicalisme soudain est l'expression de sa servilité de toujours, appelle à une manifestation anti-Bakhtiyâr pour le 7 janvier. La manifestation religieuse aura lieu le 8. Saluons au passage les règlements de compte de Dezful (10 morts), Kermânshâh (100 morts) et Qazvin (40 morts le 1er janvier, où les chars ont écrasé 30 voitures).

Bakhtiyâr, social-démocrate dans toute l'horreur du terme, qui a connu la rare mésaventure d'avoir été excommunié une semaine avant d'avoir été intronisé, le 5 janvier, fait rouvrir les journaux et tirer avec des balles en plastique. Ainsi, la manifestation du 7, sans morts, dévoile plutôt la complicité du ministre que la radicalité de son ancien parti, et se termine dans le soulagement prématuré de ces fines fleurs de tactique de cabinet. Car le 8 janvier prouvera au Front National que d'avoir manifesté avant les religieux lui a plutôt attiré des suspicions que des parts de la révolte, qu'il croyait livrée à la criée, comme dans une OPA ; et à Bakhtiyâr, qu'il n'a jamais dépendu de lui d'étrenner son poste différemment que ses prédécesseurs Sharifemâmi et Azhari : par le sang d'une manifestation qui le condamne irrémédiablement. Car le 7 n'a été que l'insignifiant préambule du 8,

où réapparaît, mais rodée, la tactique de harcèlements par petits groupes mobiles, et où il y a au moins 10 morts.

Nous sommes loin du Vendredi Noir où les victimes, immobiles, tombaient en rangs serrés. Les manifestants sont maintenant décidés, expérimentés et lucides. Ils attaquent des objectifs précis, ambassades, commissariats, sièges de la SAVAK, administrations, banques, hôtels. Leurs petits groupes saccagent et se retirent, insaisissables pour une armée rongée par les désertions, incapable de s'adapter au terrain, à son tour immobile, bientôt cible facile comme dans un Vendredi Noir à l'envers. Avouer 10 morts, c'est dire l'acharnement de ce 8 janvier, premier anniversaire du premier soulèvement de Qom, où on tire avec des armes désormais en plastique, non plus contre un troupeau béat qui se rue à la mort, mais contre des bandes où la passion s'est organisée, où la gloire de mourir est devenue gloire de vaincre, plaisir de devenir les maîtres du pavé, intelligence pratique.

Le 13 janvier, "... tard dans la nuit, un phénomène d'auto-suggestion collective a fait voir à des centaines de milliers d'Iraniens montés sur les toits de leurs immeubles, les traits de Khomeiny se dessiner... sur la face de la lune" rapporte "Le Monde". Ce phénomène mérite qu'on s'y attarde pour plusieurs raisons. La première est qu'il est l'éclairage le plus cru sur l'incurie des services d'information dominants dont la puérile règle positiviste matérialiste "je ne crois que ce que je vois" s'inverse sans s'avouer pour l'occasion en "je ne vois que ce que je crois". Aucun envoyé spécial présent du "Monde", du "Figaro" et de "Libération" n'a osé démentir franchement ce que des centaines de milliers d'Iraniens ont formellement vu ; aucun non plus n'a osé franchement reconnaître qu'il l'avait lui-même vu. Ces journalistes, fermement méprisants pour tout ce qui n'est pas matériellement prouvé, et qui passent leurs journées à *spéculer* sur des mouvements bakhtiyaro-ministériels, dont leurs feuilles de choux sont tartinées pendant d'illisibles pages entières, accordent au mieux deux lignes à un tel phénomène. D'abord, comme les journées se passent à assiéger le notable, la nuit, c'est le couvre-feu, lorsque les Iraniens se réveillent, ils dorment ; ensuite, de toutes façons, un tel phénomène n'a pas de sens. Comprenez-moi bien, ce sont des centaines de milliers d'Iraniens obscurantistes et déchaînés qui sont fous, qui se trompent, et non pas ces trois serpillières déléguées à Téhéran pour y faire reluire ce qui s'y passe avec les vernis idéologiques de leur soumission quotidienne et éternelle. Ce serait ridicule de parler de ce genre de

phénomène sans pouvoir le prouver ! Car la raillerie du bar de l'Hôtel Intercontinental est une des meilleures censures du monde.

Le camp très restreint de ceux qui veulent bien parler de visions est divisé en deux ; ceux qui les admettent, qui parlent de Vierges Marie, mais qui n'admettent pas qu'une vision ne soit pas chrétienne ; ceux qui s'en amusent ou s'en délectent, qui parlent d'OVNIs, mais qui n'admettent pas qu'une vision ne soit pas crétine (quoique pour les OVNIs, parce que, matériellement, on estime avoir une hypothèse invérifiée, un courant se prenant au sérieux s'est développé). La presse contrainte de parler de la nuit du 13 janvier a donc été encore moins nombreuse que celle qui s'est permise d'occulter.

Deux siècles de matérialisme font qu'on appelle idéalisme tout ce qui ne commence pas par un entier positif ; et idéalisme, cette maladie infantile, est une injure qui signifie déiste, mystique, marchant sur la tête. Tout phénomène visible doit être prouvé physiquement, sinon il n'existe pas, assure sans réplique Mr. Foutriquet, qui depuis son enfance croit en l'économie, la matière et le bonheur, toutes choses qu'il a forcément vues et sans aucun doute prouvées physiquement, ainsi que les mille lieux communs abstraits d'une propagande concrète qu'il ânonne, convaincu en plus qu'il a tout inventé. Très parent de ce Mr. Foutriquet, on retrouve notre journaliste du "Monde" : il se débarrasse en "phénomène d'auto-suggestion collective" de ce qu'il craint de devoir commenter, expliquer. Qu'est ce qu'un "phénomène d'auto-suggestion collective" ? Rien. Rien égale : rien de physique. Ah bon, une lubie. N'en parlons plus alors. C'est juste dans plusieurs centaines de milliers de têtes qui marchent justement sur la tête. Les pauvres Iraniens, pense Mr. Foutriquet en lisant son "Monde", ils ont encore du chemin à parcourir avant d'arriver au même point que nous !

Voyons le "Figaro" : "Dans la nuit de samedi à dimanche c'était la pleine lune. Des milliers et des milliers de gens ont cru reconnaître dans l'astre un peu recouvert le visage de Khomeiny. "Il arrive, il arrive c'est un signe de Dieu" criait-on partout. La foule a passé la nuit à regarder la lune et à remercier le ciel. C'est l'Orient !" Quand même ! Quels grands enfants ces Iraniens ! Il y avait des nuages ! Et ils sont tellement cons, ces milliers et milliers d'Iraniens, qu'ils n'ont pas fait le rapprochement, entre ces nuages et le visage de Khomeyni dans la lune, comme Thierry Desjardins qui est allé se recoucher en secouant la tête ! Non mais, quelle bêtise ! Cher Desjardins, si jamais j'ai l'occasion de te rencontrer au détour de quelque ruelle déserte de

Téhéran, que tous deux nous affectionnons la nuit tombée, je t'apprendrai l'Orient : il y a des choses qui t'ont échappé.

Passons à "Libération" : "“Regardez bien la lune, vous verrez on aperçoit distinctement l'image de l'ayatollah Khomeiny... C'est un signe très bon, ça veut dire qu'il arrive et que tout va s'arranger”. Parce que la pleine lune éclairait samedi soir la capitale iranienne, le standard d'un des hôtels du centre de la ville, où descendent traditionnellement les journalistes étrangers a failli sauter : des dizaines d'Iraniens ont en effet cherché à joindre les correspondants étrangers pour les adjurer de contempler le ciel... “Ces histoires sont un coup de la SAVAK ou de la CIA qui ont projeté sur la lune l'image de Khomeiny pour prouver que les Iraniens sont superstitieux” protestait téléphoniquement une femme le dimanche matin auprès du bureau de l'AFP de Téhéran.” Glissons vite sur l'étrange cause à effet de la pleine lune au blocage du standard : admettons à la décharge de son auteur que c'est un effet de style manqué et non pas une tentative insidieuse de faire supposer qu'il n'y avait rien..., sauf, vous savez, quand c'est la pleine lune, les gens disent et voient n'importe quoi, ils sont un peu hors d'eux, phénomène *prouvé*, et viennent, pour un rien, importuner les éminents correspondants étrangers. La citation à l'AFP, a bien l'odeur caractéristique du journal qui la porte : ce mélange de putasserie extrême et de désinvolture hâtive que la partie moderniste de son public va jusqu'à applaudir, parce qu'elle s'y reconnaît. C'est une femme qui proteste, parce que ce journal est alors féministe, par téléphone, parce que c'est invérifiable. Si l'intègre "Libération" avait eu une opinion propre, il nous l'aurait apprise crûment, sans avoir besoin de la mettre dans la bouche d'une fantôme. Mais même cette femme ne nie pas le fait (et c'est pourquoi le journaliste, qui ne peut pas le reconnaître, lui, met en scène cette femme) puisqu'elle croit en un trucage. La dénonciation de ce trucage doit nous convaincre qu'il existe en Iran des révolutionnaires *raisonnables*, comme cette femme, comme les lecteurs de "Libération", matérialistes, logiques et pas superstitieux. Malheureusement, le trucage dénoncé est tellement improbable, qu'il est lui-même un comble de superstition : la SAVAK et la CIA auraient projeté sur la lune l'image de Khomeiny pour prouver la superstition des Iraniens. A qui ? Aux lecteurs de "Libération" ? Alors que l'écrasante majorité de la presse occidentale soutient l'opposition contre le Shâh, et met en sourdine la publicité du fanatisme religieux tant que le Front National soutient les religieux et que le Shâh n'est pas tombé ! De plus, comment SAVAK et CIA auraient réussi l'exploit technique, secret, de projeter l'image de

Khomeyni sur la lune ? Et pourquoi la CIA, ni personne d'autre, ne s'est jamais servi depuis d'une "technique" et d'un "support" publicitaires aussi spectaculaires (Bonté d'âme ? Mort du savant fou ?) ? Et en admettant l'absurde, à savoir que ces services secrets ont réellement eu les moyens d'une pareille projection, ce n'est évidemment pas Khomeyni qu'ils auraient montré, mais le Shâh ! Ce n'est pas hors d'Iran qu'ils ont alors les ennemis qu'il s'agit d'impressionner ! Il est évident qu'il vaut mieux se servir de la superstition que de la dénoncer quand on cherche à récupérer des pauvres. Car il est évident que les pauvres sont superstitieux ; mais ceux d'Iran moins alors que ceux de France, qui croient sans ciller aux plus paranoïaques constructions et qui préfèrent s'expliquer un phénomène incompréhensible par la toute-puissance occulte de la CIA, ricanant de l'illusion séculaire, universelle et beaucoup plus simple qu'est Dieu.

C'est de Khomeyni et non de Dieu que les gueux d'Iran ont vu l'image sur la lune. Début janvier, les gueux d'Iran ont la pensée disciplinée dans les combats de rue et débridée dans les combats d'idées : leurs succès sur le terrain leur ont ouvert des perspectives dans l'histoire, que le petit peuple journaliers, colporteur coincé, le dos à la brèche, ne veut ni ne peut voir. Le moment, trop peu fréquemment observé, d'un mouvement qui découvre avec ravissement sa force inespérée, est arrivé : "Ils en sont là : ils commencent eux-mêmes à compter vos armées pour rien, et le malheur est que leur force consiste dans leur imagination ; et l'on peut dire avec vérité qu'à la différence de toutes les autres sortes de puissance, ils peuvent, quand ils sont arrivés à un certain point, tout ce qu'ils croient pouvoir." Les gueux d'Iran veulent tout. Il ne leur reste plus qu'à tout faire, puisque tout c'est tout faire.

Tout faire, c'est rendre à Dieu son royaume ; c'est forcer le retour du douzième Emâm, l'Emâm du temps, disparu en 874, et que les shi'ites attendent depuis. On voit ce qu'il y a de séditieux dans cette formidable sincérité qui consiste à vouloir *réaliser* la religion. Car, rend-on son royaume à Dieu, qui serait moins capable qu'une horde de gueux furieux, de l'arracher à la marchandise et aux différentes idéologies qu'entraîne son culte ? Siffle-t-on l'Emâm du Temps comme un chien égaré ? Ce désir de mettre fin au temps, ce désir d'achever le sacré en le faisant soi-même, hasarde et menace bien trop l'Islam shi'ite pour que l'image lunaire du 13 janvier, qui en découle, ait pu être une conspiration khomeyniste, comme il a pu être dit bien

plus tard par ceux qui, dans l'amalgame du temps si courant au nôtre, avaient oublié, qu'alors, non seulement Khomeyni ne disposait encore d'aucune SAVAK ou CIA, mais les avait contre lui.

L'Ashurâ avait fissuré qualitativement l'unité des Iraniens. Mais la lutte contre le Shâh rallie encore chaque jour quantité de partisans de dernière heure jusque parmi les collabos qui craignent la tonsure. L'enthousiasme est ce qui étend la détermination, à l'infini semble-t-il. Jamais autant de gueux, ensemble, n'ont eu le même objectif pratique, la même licence et la même ferveur, jamais passion aussi concentrée, aussi redoutable, ne s'est montrée aussi collective. L'image de Khomeyni projetée sur la lune, le 13 janvier 1979, est l'expression de la subjectivité collective des gueux d'Iran révoltés.

Ils veulent le retour de Khomeyni : ils le font. Ils ont fait Khomeyni : ils ont fait Khomeyni image. Khomeyni est l'image de leur unité, son retour en est la preuve, comme le Shâh est la raison de leur unité, et son départ la preuve. Khomeyni est aussi bien l'image concentrée du départ du Shâh que du retour de l'Emâm du Temps. L'image de Khomeyni sur la lune, créée immédiatement par quelques centaines de milliers de subjectifs gueux d'Iran, est-elle plus extraordinaire que l'image d'Armstrong sur la lune, médiatisée par la télévision et vue passivement par quelques milliards de gueux objectifs du monde ?

Dans la médiatisation gît une explication physique qui dans l'immédiateté nous échappe. Je proteste, en tant que gueux, de connaître davantage le phénomène physique qui a fait marcher Armstrong visiblement sur la lune, que celui qui a permis aux traits de Khomeyni de s'y dessiner, tout aussi visiblement. Et ce n'est pas parce que d'aucuns connaissent l'explication physique de l'un de ces phénomènes que l'autre n'existe pas. Quelle est l'explication physique de la physique devrions-nous demander à tous ces athées orthodoxes, qui ne se posent que les questions qui les arrangent. La chicane physique se dissout dans ce qui la fonde, comme la science du même nom, qui depuis deux siècles qu'elle est devenue jugement dernier, ne cherche qu'à justifier ses propres présupposés.

Il n'existe aucune science des passions. Il faut dire qu'elles sont si unilatéralement et durement réprimées, déformées, aplaties et parfois vendues sur les écrans de la crédulité publique, mais alors sous une forme édulcorée et engraisée, comme des boeufs dans un concours agricole, qu'il n'en reste, chez la plupart des individus, que le rêve. Ce

dont sont capables, ensemble, des gens passionnés, nulle trace depuis la fin de la poésie, à l'aube de la seconde offensive ouvrière, juste avant le début de la présente histoire. La fin de la poésie coïncide avec la fin de la passion, et leur résurgence est nécessairement commune et collective, au travers du sas incroyablement étanche de l'objectivité. Donc, nulle indication, hormis dans les travaux les plus vilipendés de Wilhelm Reich, de ce dont seraient capables des gens aussi nombreux, aussi concentrés et aussi chargés que les gueux d'Iran d'alors, dans une situation aussi exceptionnelle. Les gueux d'Iran, le 13 janvier 1979, forment la plus *belle* image de notre histoire. C'est aussi la plus redoutable hypothèse sur la grandeur des hommes.

8) DU 8 AU 13 JANVIER 1979

Le 12 janvier, Cyrus Vance, secrétaire d'Etat des Etats-Unis, avait fait l'annonce officielle du départ du Shâh. C'est encore une faute : au lieu d'être applaudi pour la bonne nouvelle, le gouvernement américain est blâmé pour son ingérence ; au lieu de prouver aux gueux d'Iran qu'il ne l'approuve plus, le gouvernement américain se substitue désormais au Shâh, usurpe son trône et le fonde ; au lieu de rassurer les gueux en s'effaçant dans une neutralité silencieuse, le gouvernement américain les inquiète en semblant révoquer spectaculairement celui qui ne peut donc rétrospectivement être considéré comme davantage qu'un chargé d'affaires américain ; et ce chargé d'affaires, déprécié ou ménagé au point de ne pouvoir annoncer lui-même sa résignation à ceux qui l'ont forcée, fait paraître cette révocation comme une simple suspension ; au lieu, donc, de paraître enfin opposé au Shâh, le gouvernement américain en paraît le comble ; et en voulant se déclarer serviteur des gueux d'Iran, le gouvernement américain se dévoile maître haïssable de leur maître haï. Une pareille faute ne s'explique que par l'habitude de cette administration de privilégier, en toute décision publique, l'effet produit

sur les citoyens américains, qu'une telle autorité de leur ministre flatte, sur l'effet produit sur les gueux d'ailleurs, qu'une telle autorité vexe : les premiers sont passifs, même quand ils votent tous les quatre ans ; les seconds sont en train de faire l'histoire de leurs temps en Iran, et conséquemment, bien plus que les premiers, des Présidents des Etats-Unis, comme on le verra. Le 16 janvier, après avoir nommé un Conseil de Régence, le Shâh s'envole vers l'Egypte, début d'un exil définitif et migrateur, où ses immenses rapines seront le seul contrepoids aux embarras que suscitent à leurs hôtes tous les disgraciés.

La scène trop brève qui suit, je voudrais la voir dans le monde entier. Dans ce crépuscule, dont la nuit du 13 janvier est le prologue, entre le départ du Shâh et l'arrivée de Khomeyni, c'est la licence de pensée la plus complète, richesse sans partage des guerres civiles, privilège exclusif des victoires rebelles encore ni réprimées ni récupérées.

L'orchestre est plein à craquer, c'est le monde. Grands Etats, marchands, policiers, d'une loge à l'autre s'interrogent du regard et n'osent venir sur cette scène où la lumière est si bizarrement, si savamment répartie. Le public est stupéfait et scandalisé, mais paralysé, incapable d'intervenir contre ce spectacle trop vivant pour être bien en main, qui l'insulte.

Le décor c'est Téhéran, et le décor du décor c'est tour à tour Ahvâz, Dezful (6 morts le 18), Sanandâj et toujours Mashhad, Esfahân, Shirâz, Tabriz et Qom. Téhéran est une Agora. Ce qui y est horrible, on le sent bien à travers les informateurs, c'est d'en être exclu. En être exclu, c'est d'être exclu des ennemis du couvre-feu, de n'avoir pas accès à la nuit. Le Nord, qui surplombe la ville, la forteresse, en est maintenant aussi la prison militaire. On mange aussi peu qu'on dort : on n'a pas le temps. L'usage des voitures s'est scindé en queues devant les postes d'essence, rare à cause de la grève ou d'une pénurie destinée à la discréditer (comme s'en plaint Tâleqâni), et en matériau pour barricades. Ainsi le fond sonore perpétuel est celui de combats au loin. La grève enfin, transforme le temps cyclique du vieux théâtre quotidien en temps historique de l'antique aventure des hommes.

Les protagonistes sont l'original de la pièce. Le Shâh et Khomeyni sont des portraits ou des cassettes. Bakhtiyâr est déjà une ombre, Bâzargân pas encore. Au fond de la scène se joue la scène de l'armée

qui fond. Le devant est vide, puis s'emplit soudain à faire peur, puis se vide soudain : on ne distingue aucun personnage dans ces déferlements géants, rapides, extrêmement salés. Les dialogues sont des rumeurs, des cris, des chœurs. L'auteur, anonyme, serait Dieu s'il n'était pas l'esprit du temps.

Le 16 janvier, le rideau s'entrouvre sur le diapason de l'ambiance de cet opéra sans musique : on déboulonne les statues, on change les noms de rues. C'est la fête à Téhéran au premier plan, le Shâh est parti. Ce n'est pas comme dans "Les Affinités Electives", où, lorsque s'en va un personnage principal, on voit grossir un ou plusieurs personnages secondaires. Non, la fête s'est intensifiée par degrés, et par degrés elle a réuni tant de protagonistes qu'il n'y eut plus de place pour le Shâh et que Khomeyni n'y put participer qu'en tant que drapeau. Au fond de la scène, le même jour, c'est le massacre d'Ahvâz, 700 morts, le glas pour Bakhtiyâr, dont l'excuse l'accuse : l'armée ne lui obéit plus. Alors pourquoi l'arriviste ne démissionne-t-il pas ? En conservant toutes les responsabilités, il endosse aussi celle-là. Le contraste entre kermesse, devant, et massacre, derrière, est le grotesque, qui fait peur et rire dans l'histoire.

Ce jeu dans le temps, cette vacance de chef, entre le Shâh et Khomeyni, est aussi le jeu, la marge, entre la répression et la récupération. L'événement culturel, entre ce 16 janvier et le 1er février, est l'un des si rares en ce siècle, qu'il convient de l'applaudir. Pourtant, il convient aussi de le critiquer : c'est l'absence de critique qui y est critiquable. Certes, il est difficile de reprocher à ces acteurs si naturels, agressifs, débordants de vie, et si nombreux et insaisissables, que de Shakespeare à Hollywood on n'a jamais rien imaginé de si énorme, de s'être accordés, après une année aussi meurtrière, comme un répit dans la satisfaction positive d'une passion pareillement débordante de négativité. Mais quand tout va si vite, même un bref relâchement de vigilance n'est jamais rattrapable. La xénophobie (anti-afghane chez les manifestants, relayée joyeusement par leur ennemi Bakhtiyâr, qui en fit arrêter plusieurs, et pas pour les protéger) et l'adéquation grandissante de la religion à l'extraordinaire des événements, furent ainsi les malheurs de cette vacance de pouvoir qui s'est étendue jusqu'à cette vacance de critique.

La scène suivante est l'Arba'in. L'Arba'in est le deuil des martyrs de Karbalâ, 40e jour après l'Ashurâ. Ce 19 janvier défie l'imagination : à Téhéran, quatre millions de manifestants font s'écrouler les

coulisses, devenues inutiles : aucune scène de l'histoire humaine n'avait encore été aussi pleine. Là encore, le grotesque fait rire autant qu'il effraye : c'est un mariage monstrueux entre la quantité et la qualité, la passivité et la révolte, où chaque figurant est acteur et où chaque acteur est noyé parmi les figurants ; et ce plus gigantesque 40^e jour de deuil de tous les temps, est le premier qui ne commémore aucun mort.

La fermeture de l'aéroport de Téhéran, qui fut présenté comme une chicane stupide de l'armée, gâche le point d'orgue, autant voulu par le public que par les acteurs, autant craint par l'intéressé : le retour de Khomeyni. Mais les gueux souverains montrent les dents : le 26, jour où les militaires ferment l'aéroport de Téhéran, il y a de 9 à 26 morts dans la capitale ; le 28, 1 million de manifestants dans ses rues ; le 29, l'armée y en tue encore 40 ; et 2 de plus à l'occasion d'une arrogante et inutile parade militaire le 31. Jeudi 1^{er} février enfin, l'idole est ramenée, sous les applaudissements discrets de ceux qui en attendent la fin de la folie, et dans le délire de ceux qui ont exigé d'avoir ce totem au milieu de leur fête. "Téhéran ce jeudi a perdu la raison. Qui aurait pu contenir une telle foule ? Toute police aurait été impuissante, tout service d'ordre annihilé devant un tel déferlement." Quand il écrit qu'une ville perd la raison, comme si elle pouvait en avoir, il ne faut plus s'inquiéter de celle du journaliste, mais de ses informations, qui affirment, goût du spectacle oblige, un nouveau et presque improbable record de gueux agglomérés sur la route de l'aéroport au cimetière Behecht-e Zahra, haie d'honneur unique de vainqueurs, admirant la restitution de leur vivant trophée.

De tous les genres connus, c'est l'épopée qui ressemble le plus à cette plus moderne des créations. Et ce qu'elle a de plus moderne, c'est qu'elle comprend tous les genres du passé. Un simple changement d'éclairage, un mot, un geste, fait passer du burlesque au drame, du mime à la déclamation, de la chorégraphie à l'improvisation, du théâtre de marionnettes au cinéma, de la tragédie à la comédie. Les valets, par exemple, comme chez Molière, conspirent. Il leur faut paraître rivaux, mais ils s'aiment ! Au Conseil de la Régence du Shâh, Khomeyni oppose un Conseil de la Révolution ; à Bakhtiyâr, il oppose Bâzargân, et à blanc mouton, mouton blanc. Le chef du Conseil de Régence fait allégeance à Khomeyni. Pour sauver l'Etat en faisant passer Bakhtiyâr au service de la "révolution nationale" applaudie par le Shâh il y a trois mois, les valets prévoyaient la mise en scène suivante : Bakhtiyâr va à Paris et présente sa livrée de Premier

ministre du Shâh à Khomeyni, qui en échange d'un geste si généreux et si soumis, lui tend une livrée de Premier ministre islamique. Pas de chance pour Khomeyni et Bakhtiyâr (qui pour mener à bien cet arrangement avait fermé l'aéroport de Téhéran), leur maître furieux, la rue, arrive au milieu de la scène, et les remet au travail dans l'obéissance, ces 26, 28 et 29 janvier. Bâzargân nommé, joue au ping-pong avec son vieux compère Bakhtiyâr. Le ministre du Shâh promet qu'il va cesser de payer les fonctionnaires en grève, celui de Khomeyni annonce qu'il va demander à tous les travailleurs une journée de travail symbolique. Bâzargân qui est allé à Abâdân, mettre au pas la grève du pétrole, comme jadis les staliniens la Commune de Barcelone, surenchérit ainsi sur son collègue Bakhtiyâr qui s'écrie : "Je n'exclue pas que si la populace fait des bêtises elle soit accueillie par des balles... les cocktails molotovs on leur répond." Mais les deux larrons, sur le point de s'aboucher publiquement, avec en croupe, l'un les restes de la grande armée de Qarabâqi qui cherche son Tauroggen, l'autre, Khomeyni, qui comme Alexandre Ier se contenterait d'un Congrès de Vienne, sont à nouveau sévèrement remis en place par le courroux de la rue qui à partir du 8 février défait définitivement ces fiançailles. L'ombre de la guerre d'Espagne, car c'est ainsi qu'on imagine encore une guerre civile, plane. L'armée pense déjà ne pas pouvoir la soutenir. Les religieux savent qu'ils ne sauront pas la mener. L'opposition spectaculaire entre dispositions du Shâh et dispositions de Khomeyni rend difficile la négociation, en creusant une ligne de partage au milieu de l'Etat, qu'à son tour seule la négociation peut sauver. Ce sont les gueux, et eux seuls, qui ont enfanté cette situation et avorté tour à tour toutes les tentatives de négociation de la valetaille. La ruine si durable de l'Etat iranien est leur oeuvre, exécutée par leurs valets qui y furent si opposés.

Deux brefs discours, sur la foule et les armes, vont maintenant faire tomber le rideau, pour libérer le cours des événements dont ils sont la chair et l'intelligence, en même temps que le début et la fin.

Jusqu'au 1er février 1979, cinq grandes manifestations ont réuni plus d'un million de gueux dans Téhéran : Tâsu'â, le 10 décembre 1978, un million, 'Ashurâ, le 11 décembre, entre un et deux millions, Arba'in, le 19 janvier 1979, quatre millions, le 28 janvier, un million, et le 1er février, retour de Khomeyni, entre quatre et cinq millions. Même la police chinoise, et a fortiori aucun parti opposé à l'Etat, n'a jamais pu faire descendre dans la rue des foules aussi considérables, aussi souvent. Cette nouveauté a fasciné autant qu'effrayé. 500 000

manifestants dans une agglomération de cinq millions d'habitants peuvent constituer un parti ; 5 millions de manifestants dans le coeur de la même ville de cinq millions d'habitants, sont quelque chose d'inconnu dans notre histoire, dont les Iraniens ont les premiers fait l'expérience. Le journaliste qui se demande "Qui aurait pu contenir une telle foule ?" se pose la même question que l'Etat, et reflète le pessimisme du parti de la récupération en ajoutant "Toute police aurait été impuissante, tout service d'ordre annihilé". Une foule est réputée imprévisible, car soumise à la plus légère étincelle de colère ou de panique. La grandeur inédite de celle-ci (et au-delà d'un million de manifestants, les instruments de mesure manquent aux observateurs) semble en multiplier vertigineusement le risque. De plus, c'est une foule qui s'est unie par la révolte, la négativité ; elle renverse son illégalité-même en légalité unique et souveraine : elle fait loi ; elle a pour prémices le mépris de la passivité et la promptitude à la fête publique qui ont pour graines les deux grands fléaux de l'Etat, l'émeute et la grève sauvage ; elle contient tous les gueux : elle est l'embryon d'une redoutable assemblée générale. Mais ces rassemblements si incontrôlables décurent aussi bien les craintes des uns que les espoirs des autres. Tous les gueux ne sont jamais un parti. Foule, comme masses chez les marxistes, n'est jamais que le mot de dédain pour qualifier les misérables agglutinés sans pensée. La pensée, la négativité, la qualité de chacun et de tous est aliénée par cette immense quantité. Autant les petits commandos rapides et ravageurs des 4, 5, 6 novembre sont prisonniers, englués dans la foule, autant leurs ennemis policiers et idéologues, également englués, y sont dissimulés. La critique pratique est figée par cette multitude. Et l'ennemi y est comme un vers dans le fruit. Cette foule si dense et si immobile étouffe toute colère, toute panique. Comme la grande armée perse de Xerxès arrivant en Grèce, elle est solennelle et impuissante. Agglomérat inorganisé, son unanimité légalise sans débat ni combat. Légaliser c'est instituer. Instituer le mépris de la passivité et la fête publique, c'est restaurer la passivité et l'ennui public. Au Ding, l'assemblée générale de leurs guerriers, les Goths, eux, parlent, parlent tous, communiquent. Au contraire, les gueux de Téhéran scandent et obéissent enfin. Au moment où ils font trembler la terre, ils se taisent, intimidés par leur propre puissance, et battent des mains. Les grandes manifestations si impressionnantes de Téhéran, qui n'ont jamais fait de morts, ont été des trêves. Si elles interdisent toute contre-offensive de l'Etat, elles ensablent aussi l'offensive des gueux. Mais la précarité de l'Etat est si grande, que même si ces manifestations immobilisent les loups parmi les moutons, les mettent à découvert et les fatiguent, la

terrible impression qui prévaut est qu'il a abandonné les rues de sa capitale à ses ennemis, qu'une simple poussée peut déchaîner. Et le 1er février, personne ne pense déjà que la foule est devenue trop nombreuse pour bouger, que l'ennemi est dans ses entrailles, et que son élan, qui paraît si formidable, y rencontre la limite où il s'émousse.

"Chefs religieux, qu'attendez-vous pour nous donner des armes" demande la rue ce terrible 29 janvier qui a défait l'alliance Khomeyni-Bakhtiyâr en faisant 40 morts. Le 1er février, dans l'avion qui ramène Khomeyni, l'arriviste Qotbzâde préfère inquiéter la presse et apaiser les émeutiers, en annonçant que des distributions d'armes ont alors lieu en Iran. Ce n'est certainement pas grâce à lui que tant de déserteurs partent en volant l'armée, que tant de postes de police sont attaqués, seules sources d'armes. Cette demande est la première exigence que les émeutiers formulent aux religieux. Que ceux-ci enfin rompent la soumission pour laquelle passait leur silence à l'égard de leurs chefs auto-proclamés et parlent en maîtres, fait mentir précipitamment Qotbzâde. La gloire de mourir n'est que dans la gloire de gagner. Cet empire, il faut des fusils pour en raser les vestiges. Pactiser ou reculer, c'est pareillement cracher sur le sang des martyrs passés et à venir. Aujourd'hui, parler les mains nues, c'est mendier couvert d'or. Bakhtiyâr réplique aux cocktails Molotov, ils sont devenus insuffisants pour répliquer à Bakhtiyâr. Guerre civile ou guerre sainte, nous ne craignons que de reculer, que le déshonneur de se soumettre. Voilà le parti insurgé, les gueux qui veulent cesser de l'être, la scission du troupeau du 1er février. Embarras, conciliabules, chuchotements de l'autre côté de la barricade : les armes sont un sujet tabou en public. Les religieux en premier : ils n'en ont pas. Et ils ne sont pas organisés pour encadrer des gueux armés. Ils ne le sont pas davantage pour en acheter à l'étranger, ni bien sûr, pour en arracher à l'armée. Comme il n'est pas question de détruire l'Etat, il faudra bien une police, une armée. Autant s'allier avec celle qui est là, plutôt que de se précipiter à la suite de dérapages radicaux, dont le succès paraît bien coûteux, bien indécis. En second : les chefs de l'armée actuellement craignent tout, pêle-mêle, les gueux, leurs soldats, les religieux, les américains, le communisme, l'Islam, la pénurie, la grève, Allâh, la paix, la guerre, en un mot, ils craignent pour leur tête. Leurs forces s'effeuillent comme une virilité vérolée, et ils ne sont pas plus équipés, entraînés, organisés pour soutenir une guerre civile sur des bases morales aussi désastreuses. Vaut-il mieux négocier son salut avec un allié dangereux parce qu'il vous craindra, ou combattre seul un ennemi dangereux parce qu'il ne vous craint pas ? Ce vrai dilemme

de généraux se trouve tranché par l'alliance de Qarabâqi avec le parti de Khomeyni, bien peu guerrière trahison, quitte à lui sacrifier quelques têtes galonnées intransigeantes, et à lui équiper une milice nécessaire pour achever les troubles et récupérer les déserteurs, mais sous tutelle. En dernier, les organisations de guérilla (mojahedines et fedayines surtout) mouillent leurs petites culottes depuis que la marotte qui les fonde, les armes, devient l'exigence première des révoltés. C'est pourquoi leurs adhésions se multiplient soudain, phénomène que ces indécrottables militants attribuent avec leur manque d'humour coutumier à l'excellence de leurs théories sur l'impérialisme et le capitalisme. Par ailleurs, ils l'ont toujours dit, les armes sont le préalable à tout. Et ils rêvent tout haut d'une distribution magique au "peuple", distribution qu'ils entreprendraient en personne, pour fabriquer une "armée populaire" qu'ils encadreraient, également en personne. Ces petits chefs se croient enfin arrivés à l'exaucement du songe qu'ils croient le plus secret de leurs longues années de clandestinité : la construction de leur police, de leur Etat et de leur peuple "anti-impérialiste" et "non-aligné". Ajoutons que notables, industriels, libéraux et "intellectuels" sont toujours et partout contre une distribution *gratuite* des armes. Tous ces gens-là se vendent la suite de l'histoire : les fedayines négocient avec les mojahedines qui négocient avec Khomeyni, qui négocie avec Qarabâqi, qui négocie avec Khosrodâd ; Sanjâbi négocie avec Bâzargân, qui négocie avec Bakhtiyâr ; le Tude négocie ; Américains, Russes, Israéliens, Palestiniens négocient. Mais l'homme de la rue (au sens où il l'occupe) veut tout tout de suite. Et dans la jeune patrie du courage, on n'attend plus les vieux négociateurs apeurés.

9) DU 8 FEVRIER AU 16 FEVRIER 1979

Le 8 février 1979, une manifestation de soutien à Bâzargân, nommé Premier ministre par Khomeyni le 5, réunit à nouveau plus d'un million de manifestants dans les rues de Téhéran. Une si grande disponibilité pour un prétexte si futile n'a pas manqué d'alarmer tous les négociateurs, bien qu'on ne signale pas de morts. Pour la première fois, des soldats en uniforme défilent avec le cortège. Le même jour, le général Qarabâqi rencontre Sahâbi, nommé par Khomeyni chef du Comité de Coordination des Grèves, qui avaient bien besoin d'être assujetties ; les 10 000 derniers nostalgiques du Shâh (on a l'impression qu'il y a un an qu'il est parti, tant la conscience du temps se transforme) associent leurs rancœurs au stade Amjadiye ; à Gorgân, il y a 10 morts et 45 blessés.

Le 9 février à 22h30, une unité de la Garde Impériale (appelée brigade Jâvidân) attaque une caserne de cadets de l'armée de l'air (appelés "homafars") dans le quartier de Farahâbâd, derrière la place Jâle, à l'est de Téhéran. Les homafars venaient de manifester bruyamment leur enthousiasme à la projection enfin télévisée du retour de l'âyatollâh Khomeyni, ce que les javidans considéraient comme mutinerie et trahison. Mais les habitants de Farahâbâd prennent parti pour les homafars, et les javidans, d'assiégeants, deviennent assiégés. Afin de pallier la supériorité en armement des javidans, des homafars, sur l'aéroport de Dushân Tappe, non loin de la caserne de Farahâbâd, distribuent le contenu de l'arsenal aux insurgés ; et c'est tout Farahâbâd qui se hérise de barricades. C'est la revanche du Vendredi Noir. Les guerilleros fedayines, assemblés à un meeting à l'Université, pour fêter le 9e anniversaire de la "lutte armée", avec leurs rites et la bénédiction d'un discours de Bâzargân, sont la première police à arriver sur le lieu du crime.

Le 10 au matin, les 150 javidans sont morts, pris ou chassés. A 11h, des renforts sont envoyés du nord de la ville vers le quartier insurgé, mais interceptés bien avant d'y arriver, grâce, dit-on, aux indiscrétions d'officiers transfuges, ce qui a pour effet d'étendre le champ de bataille jusqu'aux points de rencontre. A 14h, Bakhtiyâr annonce un couvre-feu de 16h30 à 5h. Retranché dans l'école Alavi où il a élu domicile depuis son retour à Téhéran, Khomeyni, dépassé mais circonspect, apparaît sur sa télévision pirate pour désapprouver et l'insurrection et le couvre-feu : "Je n'ai pas encore donné l'ordre du

Djihad... Mais je ne peux pas supporter cette sauvagerie... La proclamation de la Loi Martiale est illégale et illégitime. Le peuple ne doit pas la respecter." Entre-temps, l'insurrection gagne les quartiers nord de Téhéran, et les gardes impériaux, qu'une dérisoire bien qu'ancestrale forfanterie a surnommés "les immortels", se trouvent assiégés dans leur propre caserne. Le soir du couvre-feu le plus long, Téhéran vit un festival de son et de lumière. Le public est au complet, si l'on excepte quelques journalistes respectueux des lois et dont les grandes réserves de courage ont fondu net à la mort d'une balle dans le coeur d'un journaliste du L.A. Times, apparemment le seul à s'être risqué dans Farahâbâd la nuit précédente. Un savant labyrinthe de barricades et de constructions diverses s'établit. Des enfants en sont les architectes, mais ils sont aussi les hommes d'armes et les fêtards fous de leur urbanisme éphémère. A 19h, les portes de la sinistre prison Evin sont enfoncées, tous les prisonniers sont libérés, y compris Hoveydâ, qui y avait été incarcéré pour corruption. Craignant le lynchage, il essaye de se reconstituer prisonnier, et ce n'est pas sans mal, dans cet instant de liberté, qu'il trouvera des geôliers protecteurs. Alors que les javidans contre-attaquent en force à Farahâbâd, où ils sont à leur tour durement contrés par l'euphorie d'un courage sans bornes qui se sait maintenant armé, le Majles (depuis novembre la débandade parmi les "députés" avait été encore plus spectaculaire que parmi les soldats) est pris et incendié.

Le 11, à 5h du matin, c'est la manufacture d'armes de la place Jâle qui change de maîtres : liesse, joie, détente, cours d'armes improvisés. Le commissariat central et 17 commissariats de quartier sont pris. A midi, l'est de Téhéran, dont les épaisses colonnes de fumée effrayent, jusque dans les cieux, les rares privilégiés qui peuvent fuir en avion, est contrôlé par les incontrôlés. Place Eshratâbâd, la Police Militaire, après avoir tiré au fusil mitrailleur sur la foule, finit par se rendre : le bâtiment avait été défoncé par des camions lancés à fond. Peu fiers, les défenseurs seront épargnés par les assaillants, malgré la colère qu'on imagine. A 14h, tout le monde s'embrasse, mieux qu'un minuit de jour de l'an, et une onde de plaisir traverse la ville, mieux qu'un Allâh Akbar une nuit de moharram : la radio annonce que l'armée, dont le Conseil National de Sécurité s'est réuni dans la matinée, se retire dans les casernes et proclame sa neutralité. Le 9, lorsque l'accroc entre javidans et homafars, deux unités des forces armées, déclenchait l'insurrection, de nombreux officiers envisageaient encore la guerre civile. Les espoirs, comme tout le reste, basculent vite pendant les heures d'insurrection, et les partisans de ces officiers fondent à vue

d'oeil : le 10 au soir, même ce Conseil National de Sécurité fut si près de passer, armes et bagages, à "la canaille", que le général Badri dut le menacer de son revolver pour le maintenir dans le devoir, qui ne durera que la nuit ; car le 11 au matin, la foule armée et l'armée désarmée révèlent plus de transfuges en uniforme que de loyalistes. La guerre civile, où les militaires auraient été un parti, était devenue chimère : ils n'avaient plus de troupes. Ces généraux, plus courtisans qu'officiers, plus souvent tortionnaires que durs avec eux-mêmes, étaient justement haïs, autant par le soldat que par l'émeutier. Le général Badri, d'ailleurs, ne survécut pas 24h à son exploit, avant d'être abattu par ses propres soldats. Ceux qui ne disparurent pas dans la clandestinité ou dans l'exil furent bientôt fusillés. On y vit leur manque de courage : des quatre premiers exécutés, quatre jours plus tard, un seul, a-t-on rapporté, Khosrodâd, mourut dignement, aussi inflexible dans la mort qu'en uniforme.

Ce qui continue le 11 après 14h, est comme un spectacle qui continue malgré une extinction de projecteurs. La version officielle présente cette année de révolution en Iran, d'abord comme une opposition contre un dictateur, ensuite comme Khomeyni contre le Shâh. Si Khomeyni et Bakhtiyâr n'ont pas pu s'accorder, ce ne serait pas parce qu'ils sont séparés par l'intransigeance de la rue du 29 janvier, mais à cause de l'intransigeance de l'un ou de l'autre : les gueux d'Iran ont été massivement occultés en tant que sujets de l'histoire. C'est Khomeyni tout seul qui a soulevé les Iraniens, peut-on lire sans contradiction. En vertu de cette façon de voir, la neutralité de l'armée, qui est en réalité la reddition sans condition de ses généraux, est considérée comme la défaite du Shâh face à Khomeyni, donc, "la victoire de la Révolution Iranienne". Il est capital d'enterrer publiquement la "révolution" dans sa victoire. C'est là que la prétendue "information objective" intervient avec le maximum de subjectivité dans le processus même dont elle rend compte. Car si les gueux du monde entier apprennent qu'on continue à se battre dans Téhéran, que les gueux de Téhéran ont l'offensive, que vont-ils penser ? Que vont-ils faire ? Même s'ils ne se posent que la question contre qui et contre quoi cette offensive est dirigée, même s'ils ne manifestent que pacifiquement leur soutien aux insurgés de Téhéran, on ose à peine se figurer la portée d'une telle action, à Téhéran même. Les 9, 10 et 11 février, sont donc rapportés, toujours sans contredit, comme étant "les trois glorieuses". Le retrait de l'armée dans les casernes doit donc être salué comme la fin officielle des combats. On a eu chaud, avec 600 morts + 1 journaliste on s'en tire aux moindres

frais, s'empressent de rapporter les informateurs officiels, ç'aurait pu être la guerre civile. Le parti Khomeyni, avec moins de désinvolture, car son public est moins docile, et mieux informé, va maintenant broder sur la même thèse : puisque tout le monde est uni derrière Allâh, derrière nous, la bataille a donc logiquement cessé. Et si certains continuent à se battre, ils ne sont donc pas derrière nous, derrière Allâh, ce sont donc logiquement des partisans du Shâh.

Dans Téhéran, la vraie guerre civile continue sans répit. Il faut l'impudence d'un demi-siècle d'insolence et d'ignorance de la guerre, pour qu'une armée annonce ainsi sa neutralité au milieu de la bataille, en espérant que ceux d'en face, qui ont tant souffert, vont eux aussi se retirer dans leurs casernes, sans même occuper le champ de bataille, sans même piller le camp ennemi. Les derniers dignitaires de l'Empire se battent maintenant pour leur vie. Les casernes sont assiégées. Les guerilleros se battent pour occuper les centres de décisions et les points qu'ils croient stratégiques, et qui le sont pour un S.O., parfois entre eux, parfois contre des gueux sans carte de parti. Les khomeynistes entrent maintenant dans les combats, effrayés de devoir se battre aujourd'hui, quartier par quartier, pour une ville qu'ils pensaient acheter hier par la négociation. Et, partout, l'ange noir de la vengeance, publique et particulière, projette l'ombre de ses ailes sur le bonheur furieux de ces sauvages armés. Plus tard dans la journée, c'est l'attaque si sanglante et le sac de la radio. "Des milliers de pièces d'archives sont éparpillées, déchirées, brûlées" se plaignent les journalistes, dont le radicalisme s'est toujours arrêté à la sacro-sainte salle d'archives. Encore plus tard, la télévision tombe aux mains de ses grévistes, auxquels se superpose tout de suite le filou Qotbzâde. Les pillages dans les "beaux quartiers" du nord, et les explosions de dépôts de munitions ponctuent cette après-midi commencée dans les concerts de klaxons et les rafales de mitraillettes en l'air. Les mollas, qui attendaient l'ordre du Jehâd en défendant la forteresse Alavi, sortent maintenant dans les rues pour faire la police, et faire cesser ce que réprouve la peur du plaisir.

Le 12, de 9h à midi, les gardes impériaux à Saltanatâbâd et La'visân sont attaqués, battus, tués, dispersés. A 15h, Khomeyni lance son premier appel à la reddition des armes : "Les armes doivent être déposées dans les mosquées." "La vente d'armes est blasphème." "Ne laissez pas tomber d'armes aux mains d'ennemis de l'Islam." "Les soldats islamiques doivent être armés, mais d'autres n'en ont pas le droit." "Démasquez ceux qui s'opposent à rendre leurs armes." "Tout

acte d'incendie et de sabotage équivaut désormais à un acte de trahison." La radio conseille de ne pas se servir des armes pour régler des comptes personnels. Comme toujours prévaut ici la règle que tout ce qu'on est forcé d'interdire ou de déconseiller se fait donc. Tout le monde se tire dessus, et comme il n'y a plus d'uniformes, cela devient très confus et assez dangereux. A l'Université, par exemple, une fusillade d'une vingtaine de minutes semble amuser tout le monde. On ne sait pas qui sont les agresseurs qui finissent par passer leur chemin sans qu'il y ait eu de victimes. On se sert simplement des armes pour le plaisir de manier enfin ces nouveaux jouets drôles et violents, tant convoités.

Le 13, les gouvernements américains et russes ont reconnu le nouveau régime. Bâzargân repointe le bout de son nez, et s'installe dans les locaux de Bakhtiyâr, qu'on dit arrêté, ce qu'on démentira par la suite. Sous les auspices des 78 ans de Khomeyni, Bâzargân, 72 ans, nomme la croûte Sanjâbi, 74 ans, ministre des Affaires étrangères. Qu'advient-il de ce collectif de vieillards qui s'applique à confisquer leur histoire aux adolescents de ce temps ? Une attaque du siège du gouvernement (et pas par la SAVAK), repoussée avec peine, chahute la première rencontre des deux ministres ; quant à Khomeyni, son inquiétude n'est pas non plus douteuse : "Evitez la panique. Ne soyez pas méchants." Des religieux se vantent d'avoir sauvé Nasiri, ex-chef de la SAVAK, qui sera quand même passé par les armes trois jours plus tard ; Qarabâqi est quand même démis de ses fonctions ; la grève à la télévision continue quand même, maintenant contre Qotbzâde, qui va devoir en baver pour réussir son hold-up sur l'organe qu'il convoite. Ceux qui refusent de rendre les armes sont maintenant nommés "ennemis de l'Islam et de la révolution". Les "ennemis de l'Islam et de la révolution" sont déjà majoritaires, aussi bien à Téhéran que dans le reste de l'Iran.

Le 14 à 10h du matin, un groupe a posteriori identifié comme fedayine attaque la télévision Qotbzâde, que les mojahedines défendent.

Le même jour, un autre groupe dominé par les fedayines occupe l'ambassade des Etats-Unis (l'enlèvement et l'exécution de l'ambassadeur américain dans l'Afghanistan voisin, également le 14 février 1979, ne semble pas en rapport direct avec les événements de Téhéran). Yazdi, nommé la veille ministre des Affaires Révolutionnaires (ce titre apparemment antinomique doit s'entendre

comme une menace : s'il existait un ministre des ordures, ce serait évidemment pour pourvoir à leur suppression), vient, sur l'ordre de Khomeyni, déloger sans coup de feu, mais bien entouré de mojahedines, le groupe composite qui a osé bafouer le Droit International. Ce 14, on se bat sauvagement à Shirâz, Esfahân (où la "passation de pouvoir" avait été rapportée achevée une semaine auparavant) et surtout, apparemment, à Tabriz, où il y aurait déjà 250 morts, et où le combat principal semble être, là aussi, la prise de la radio, que soi-disant la SAVAK vient de perdre. Mais c'est à Téhéran que continue de se jouer le destin de ces villes. Jusqu'au 12, les informateurs y ont admis 700 morts. Depuis, les fusillades se font plus rares le jour, et plus nombreuses la nuit. Les informateurs passent les journées à guetter les entrées de cabinets (ministériels, s'entend) parce que pour eux c'est là que l'histoire doit se faire, et les nuits terrés à l'Intercontinental : il n'existe donc d'évaluation ni de l'intensité, ni du sens des combats après le 12. C'est à peine s'il y est fait allusion. Les speakers de la radio répètent pourtant sans arrêt que "avoir une arme en tant qu'individu ne sert à rien". Ils déclarent que les enfants devraient être désarmés ! "Only anarchy and political warfare prevailed in the major cities." "Maintenant c'est une bataille contre l'anarchie." Bâzargân ordonne la fin de la grève pour le 17 et, par conséquent, demande aux déserteurs de rejoindre les casernes.

Le 15, les nouvelles autorités, pour avoir le ton à la hauteur de l'ambiance, n'hésitent pas à parler comme celles qui viennent d'être chassées : "déposez les armes ou nous vous envoyons l'armée." Le burlesque de la menace, dans un pays où il n'y a plus d'armée depuis quatre jours, a peut-être fait commettre aux émeutiers la faute de souffrir cette première insolence gouvernementale. L'ambassade du Maroc, à son tour, est attaquée et reprise. Les 7 000 derniers Américains évacuent l'Iran en catastrophe. A peine annonce-t-on la fin des combats à Tabriz, qu'on en découvre à Rezâye, Sanandâj et Kermânshâh : tout le Kordestân. Comme on sait très peu ce qui se passe à Téhéran même, on en est réduit aux conjectures les plus hasardeuses sur la forme et le contenu des événements de province. Pendant ce temps, comme le PC portugais cinq ans plus tôt, le Tude stalinien manifeste son manque de contrôle de la grande grève en s'associant à la hâte à l'ordre de reprise du travail. La piétaille de l'armée demande une épuration regardée comme incroyablement radicale par l'ennemi, et qu'il faut qualifier de très modérée : tous les généraux (on ne pouvait être général sans être nommé par le Shâh) et plusieurs colonels. Une instruction de Khomeyni résume ce soir-là le

cauchemar de tout Etat où il n'y a plus de police pour faire respecter la propriété : "Ne pas attaquer les maisons particulières et n'arrêter personne à partir d'aujourd'hui sans autorisation du gouvernement légal."

Le premier point sur lequel il faut être absolument intangible est que cette semaine a été une fête. Depuis mai 68, dire qu'une révolution est une fête s'entend comme un ennuyeux et militant pléonasme qui respire autant la festivité que la plus fade litanie. Mais si ceux qui se rendent avec autant de facilité à convertir en fêtes toutes les révolutions du passé, c'est pour mieux minimiser et dramatiser celles du présent ; et le présent de celle de Téhéran n'est pas prêt de basculer dans le passé. Ceux qui ont connu, même brièvement, ces moments sans intermédiaires, sans séparation, où l'on peut tout dire, et faire tout ce qu'on dit, savent déjà qu'une insurrection est toujours une fête, ou a perdu son sens, et qu'une fête ne mérite son nom qu'à partir du moment où elle est entrée en insurrection et qu'on mesure son intensité à la vitesse et à la puissance de réaction ennemie. Les jeunes de Téhéran ont ainsi confirmé cette expérience paradoxale, découverte depuis un an et sans cesse perfectionnée : il n'y a pas de fête sans ennemi. Je ne dirai donc rien de plus sur les curieux lampions, guirlandes, chants, danses, dialogues, feux, artifices, amours et tout le flot de vitalité incomparable, qui à ce moment-là a rendu Téhéran la plus brillante capitale du monde, parce que d'autres, qui auront moins souffert du recul, sauront l'illustrer avec plus de précision et de charme.

Le deuxième point sur lequel il est impossible de tolérer un avis contraire, est l'absolue spontanéité de ce jeu. Tous les informateurs, eux-mêmes désorientés, ont été obligés de reconnaître qu'aucun groupe constitué n'avait préparé, encore moins manipulé, voire dirigé cette insurrection. De Khomeyni, on voit même qu'il est désarmé, à cause de ses négociations, comme Shari'atmadari le Vendredi Noir, au point que le lendemain du début des fusillades, il déconseille encore ce fait accompli. Il est important de le redire, parce que les auteurs de l'offensive ont été depuis complètement occultés, ce débordement de tous chefs oublié, au même titre et pour la même raison que la fête. Il a même été insinué, quasiment partout, tant il est devenu impensable et inavouable que des gueux attaquent sans ordre et font tomber un Etat sans consigne, que le mérite de la chute de Bakhtiyâr revient, selon l'insinuateur, au communisme international, à la CIA, ou aux chefs religieux.

La troisième remarque qu'il faut observer concerne une fois de plus l'information. Qu'on ne croie pas qu'il s'agisse là d'une obsession particulière de l'auteur. L'information dont je dispose est l'instrument de mesure. Déjà son manche, trop long, est d'un maniement peu aisé, mais sa finition, incroyablement bâclée, souvent par cécité mercantile, rend l'instrument impropre à saisir même les objets pour lesquels il a été conçu. Et il tremble tellement, que même quand il paraît à peu près ajusté, on a la dangereuse impression de pouvoir être plus précis et plus juste au jugé qu'en l'utilisant. J'ai déjà dit, entre autres à propos de la reddition du 11 février, que nos ennemis s'en servaient plus souvent pour taper, soit par le silence, soit par un tapage démesuré, que pour mesurer. Et donc, non seulement les journées du 12 au 16 et après sont présentées sous un jour pour le moins déformé, mais c'est également les journées du 9 au 12 qui s'en trouvent faussées. Il faut aussi ajouter que la plupart des documents iraniens parus entre début 1979 et fin 1980 ont été par la suite méticuleusement détruits par le gouvernement iranien, aussi bien en Iran que hors d'Iran, où cette censure s'est opérée avec la complaisance de toutes les autorités concernées. (Un seul exemple suffira à éclairer cette pratique aussi révélatrice que partagée : le journal Kayhân a toujours eu une édition en anglais. Dès le 8 janvier 1979, date à laquelle Bakhtiyâr élargit la presse, ses journalistes se sont crus dans une démocratie occidentale, où un journal se doit d'être respectueux mais incommode face à son gouvernement, ce qu'on appelle franchise, liberté d'expression, etc... Il va de soi que les gouvernements iraniens successifs, tous pressés comme nous verront qu'ils le furent, ne pouvaient pas tolérer longtemps ces petites bouderies, quand même la réticence leur était devenue un obstacle plus dangereux qu'utile. Le 9 septembre 1979, le gouvernement reprit Kayhân, qui depuis, même dans sa version anglophone est un organe officiel. Il est devenu impossible de trouver aucun numéro de toute cette période "d'indépendance", le marché ayant été passé entre Kayhân et toutes les bibliothèques où il était reçu à l'étranger, de ne continuer à les abonner qu'à la condition expresse qu'ils suppriment toutes les éditions de cette époque. On applaudira au passage l'honnêteté et le courage des grandes bibliothèques européennes, qui ont toutes donné dans ce marchandage orwellien, préférant les fades communiqués à venir de la République Islamique, aux documents de la riche période qui la fonde.)

Il semble donc qu'une meurtrière bataille entre Fedâ'iyân-e Khalq et Mojâhedîn-e Khalq (Khalq signifie peuple) se soit déroulée pendant toute la semaine et ait tourné à l'avantage des derniers, qui défendaient

alors le gouvernement Bâzargân en l'aidant à s'installer et en protégeant ses membres et ses amis. Les fedayines se sont retrouvés alors dans un état de faiblesse et de désorganisation qui ne leur permettait plus de rêver à leur ambition première, le contrôle militaire de la capitale. Mais d'autres organisations s'étant armées au cours de l'attaque des casernes, notamment les comités Khomeyni et les comités d'usine, organisations de base qui s'étaient créées au cours des six mois précédents, mais sans être encore fédérées, ce qui révéla de très grandes disparités, souvent même des hostilités d'un comité à l'autre, sans compter les scissions des mojahedines et des fedayines et les innombrables groupuscules, les mojahedines ont craint à leur tour que leur lutte contre les fedayines les avait trop exposés et trop affaiblis pour se faire l'arbitre du nouvel Etat. Le 14 février, en se partageant le contrôle militaire de l'aéroport, mojahedines et fedayines commencent une alliance. Je dis "commencent", parce qu'apparemment, les combats entre eux n'ont alors que décliné progressivement dans une sorte de course au contrôle des groupes armés, impossible au demeurant, étant donné leurs différences de taille, de combativité, d'idées, d'objectifs, de lieux, d'organisation et même d'armement. Et dans cette bataille de tous contre tous, qui avait déjà commencé avant la défaite de l'armée, les particuliers ne se sont pas privés non plus de se servir d'armes si chèrement acquises. C'est le propre des révolutions de trancher soudain beaucoup de différents suspendus ; et moins les objectifs et les débats entre révolutionnaires sont clairs et publics, plus les règlements de compte particuliers et privés peuvent se faire dans l'obscurité et la crapule. En Iran, la jalouse confiscation du débat dans le silence des mosquées a favorisé les balles dans le dos.

Maintenant les gueux d'Iran ont enfin les armes et toujours l'offensive. La porte de l'Etat est enfoncée, un mur porteur est effondré ; la marchandise n'a jamais été plus maltraitée : c'est miracle, elle reflue même. L'ennemi en fuite, tourné, multiplie les marches forcées à découvert, pour réunir ses corps éclatés sur des lignes de retraite hors d'atteinte. La tribune est libre. De grandes perspectives s'ébauchent à travers le dernier brouillard qu'il s'agit de lever.